

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

NOS SOLDATS MALADES EN SUISSE

A Leysin

En sortant de la gare pour pénétrer dans le nuage de neige qui se résoud lentement, impalpable et silencieux, quelle surprise de tomber tout à coup sur une escouade d'uniformes français qui passent gaiement en corvée joyeuse à la recherche des colis apportés par le train ! Est-il possible de porter plus allégrement le poids d'une captivité plus légère ? Deux semaines d'altitude et d'alimentation intensive ont déjà réparé les visages, assoupli les muscles et redressé les épaules. Quelques-uns gardent encore cette transparence du teint amenée par les longues réclusions, mais d'autres sont déjà colorés, vivants, et sourient à l'espoir qui renait.

Prisonniers des premiers combats d'Alsace ou captifs faits en Argonne, il y a cinq mois, on les distingue à l'uniforme et c'est une bizarre impression que de retrouver sur ce grand chemin de neige, mêlée au bleu horizon, la tenue des premiers départs. Pantalon rouge et capote d'autrefois avec le képi soigneusement préservé ont encore bonne allure. Les mouvements vifs et légers des petits bleus de 1914 retrouvent déjà leur souplesse native.

On voit au premier regard que tous s'accoutumant déjà aux circonstances nouvelles de cette heureuse transplantation. Ils contiennent l'exubérance d'une résurrection soudaine dans un air si vivifiant ; quelque retenue est de rigueur, car ils doivent à l'hospitalité qui se porte garante de leurs actes, une grande réserve de l'allure, une parfaite prudence du langage. Ils sont sur un terrain neutre, accueillant, amical mais jaloux de ses droits, et si les officiers n'ont pas eu de peine à comprendre la tenue qui sied, il est curieux de voir combien les hommes s'y sont rapidement adaptés.

Pendant un moment, Leysin, terre du silence est transformé. Mais voici l'heure du repas, les cloches des sanatoria s'ébranlent et la ville-hôpital reprend ses grands airs majestueux ; le calme règne dans ses rues muettes, les flocons tumultueux se précipitent assourdisant le moindre bruit. Parmi la foule des malades qui cherchent ici, en toutes saisons, le bienfait d'une quiétude savamment ordonnée, les 400 prisonniers de guerre français ont trouvé leur place et beaucoup guériront.

Dans la salle à manger, les hommes achèvent leur repas ; quinze jours d'alimentation solide ont déjà chassé d'amers souvenirs, mais personne n'est encore blasé sur la satisfaction de manger à sa faim. Ils sont là dans une grande salle très claire, assis suivant les camarades qui les assemblent ; la plupart sont jeunes, quelques territoriaux cependant ont des visages sur lesquels la captivité s'est marquée en traits

plus rudes. Quand le docteur entre, on l'entoure, chacun a quelque conseil à demander, quelque symptôme nouveau à décrire.

Un artilleur vient, tout anxieux, faire palper une fluxion légère et demande avec effroi s'il est atteint d'erysipèle : le docteur sourit sans ironie et tapote amicalement la joue malade : « Ne t'expose plus aux courants d'air ». Jeunes et vieux, ces grands enfants s'attachent plus étroitement à la vie après en avoir désespéré. Plusieurs se figuraient, à la débâcle, que la guérison entraînerait le retour en Allemagne ; ils disaient au docteur : « C'est que, voyez-vous, si nous devons rentrer là-bas, ce n'est pas la peine de nous soigner. »

Le jour tombe lentement et le nuage de neige enveloppe plus étroitement la terrasse sur laquelle se dressent les sanatoria. Tous n'ont pas la belle apparence de l'établissement modèle, quelques-uns datent des premières années de la cure d'air et de soleil, mais grands ou petits, neufs ou vieux, ils sont pour nos soldats malades également hospitaliers, ils ont le même accueil, la même sérénité. Partout des visages rayonnants sont aux fenêtres et s'émerveillent de la chance qui leur vaut d'être ici.

Berthe-Georges GAULIS.

PAROLES FRANÇAISES

La guerre que l'Allemagne a prémeditée, voulue, imposée à l'Europe est un duel à mort, dont elle a elle-même, dans sa folle présomption, fixé les conditions implacables. Nous luttons pour l'existence, pour la liberté, pour l'honneur. Nous ne déposerons les armes qu'après la victoire. L'Allemagne, dont je sais, par un témoin impartial qui entre de Berlin, les difficultés grandissantes, a voulu, en attaquant Verdun, rassurer et raffermir une opinion publique chancelante, troubler les neutres et frapper un coup d'intimidation sur les alliés. Rien ne rompra l'union, rien ne flétrira la confiance, rien n'affaiblira la volonté des alliés. Aucune tentative ne sera ou assez puissante ou assez habile pour les diviser. L'enjeu de cette guerre formidable dépasse les générations qui s'y sacrifient avec tant d'héroïsme désintéressé et clairvoyant. Elles font l'avenir. Leur mort glorieuse assurera la libération de l'Europe brutalement menacée. La France entière a le sentiment de son tragique et noble devoir. Elle a préféré la guerre à l'humiliation. Elle préfère la guerre à la servitude. Elle ne se résignera pas à devenir, sous la botte prussienne, un souvenir d'histoire ou une expression géographique. Elle ne veut ni abdiquer ni mourir. Elle veut vaincre pour vivre. Qui donc oserait lui faire l'injure d'escroquer sa fatigue et de spéculer sur sa honte ? Elle maudirait la lâcheté criminelle de ces fils dégénérés. Il ne peut pas s'en rencontrer. Il ne s'en rencontrera pas.

Louis BARTHOU.

La Bataille de Verdun

Dans la journée du 3 mars, le bombardement a continué avec une extrême violence sur les deux rives de la Meuse, ainsi qu'en Woëvre. Dans tous les secteurs, notre artillerie a riposté avec énergie ; elle a exécuté des concentrations de feux sur les points de rassemblement de l'ennemi, notamment à proximité de Beaumont où une colonne en marche a été dispersée.

La lutte a été très chaude aux abords de Douaumont, où nos troupes ont continué à tenir la partie haute du mamelon sur la pente nord duquel se trouve le village. Une contre-attaque vigoureusement déclenchée nous a d'abord permis de regagner du terrain jusqu'à la lisière. Dans la soirée, nous avons réussi à chasser l'ennemi du village.

La nuit du 3 au 4 mars a été marquée par un bombardement assez vif dans les divers secteurs, mais sans attaque d'infanterie. Aux Eparges, nous avons empêché l'ennemi d'occuper un entonnoir produit par une de nos mines.

Dans la matinée du 4 mars, l'ennemi a réussi à reprendre pied dans le village de Douaumont pour la possession duquel la lutte a continué avec acharnement, avec des alternatives d'avance et de recul. Après un bombardement intense dirigé sur le bois de Haudremont, à l'est de la côte du Poivre, l'ennemi a lancé contre nos positions une attaque qui a été arrêtée par nos feux d'infanterie et de mitrailleuses. La lutte s'est étendue dans la soirée ; à dix-huit heures, l'ennemi, après un nouveau bombardement, a lancé une attaque très vive contre nos lignes, depuis le bois d'Haudremont jusqu'au fort de Douaumont ; il a été partout repoussé par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Sur la rive gauche de la Meuse, pendant la journée du 4 et la nuit du 4 au 5, l'ennemi a très violemment canonné nos organisations à la côte 304, au Mort-Homme et à la côte de l'Oie.

En Woëvre, la lutte d'artillerie a été soutenue avec une intensité moyenne.

Au cours de la journée du 5 mars, l'ennemi n'a pas renouvelé ses attaques dans la région de Douaumont ; nous avons continué à tenir les abords immédiats du village. Dans le bois à l'est de Vacheraville, une attaque dirigée par l'ennemi contre nos positions avancées a été complètement repoussée.

Le bombardement a continué avec beaucoup de violence, particulièrement sur la rive droite de la Meuse, entre le bois de Haudremont et le fort de Douaumont, et en Woëvre, dans la région de Fresnes et à l'est de Haudremont.

Notre artillerie s'est montrée très active sur l'ensemble du front ; elle a canonné des

troupes en mouvement au nord de Vacherauville, vers le bois des Fosses et aux abords de Louvemont.

Dans la nuit du 5 au 6, aucune action d'infanterie ne s'est produite. La lutte d'artillerie a continué avec violence sur la rive gauche de la Meuse, avec intermittence sur la rive droite, dans le secteur à l'ouest de Douaumont et en Woëvre. Nos batteries ont activement bombardé les points de passage de l'ennemi.

Dans la journée du 6, l'action principale s'est déroulée sur la rive gauche de la Meuse.

Après un violent bombardement qui a duré toute la matinée entre Béthincourt et Forges, l'ennemi a lancé une forte attaque contre le village de Forges, situé sur notre ligne avancée et il a pu s'en emparer à la suite d'une lutte très vive. Plusieurs tentatives pour déboucher sur la côte de l'Oie ont été enrayées par nos contre-attaques qui ont rejeté l'ennemi dans Forges.

Sur la rive droite de la Meuse, la lutte d'artillerie a continué avec intermittence.

En Woëvre, la région de Fresnes a subi un bombardement intense, mais l'ennemi n'a prononcé aucune attaque d'infanterie.

Dans la nuit du 6 au 7, à l'ouest de la Meuse, l'ennemi, à la faveur d'un bombardement intense, a réussi à progresser par infiltration le long de la voie ferrée aux environs de Reginéville. Une très violente attaque, forte d'une division, a été lancée au même moment sur la côte 265, dont les assaillants ont pu s'emparer malgré les lourdes pertes qui leur ont été infligées par nos tirs d'artillerie et de mitrailleuses. Nous avons maintenu nos positions de Béthincourt, des boqueteaux à l'est, des bois des Corbeaux et de Cumières et du sommet de la côte de l'Oie.

La lutte d'artillerie a continué avec beaucoup de vivacité, sur la rive droite de la Meuse, dans la région de Bras et d'Hardaumont, et en Woëvre, dans le secteur de Fresnes et des villages au pied des côtes.

L'hommage de Paris

Lundi, à l'ouverture de la session du conseil municipal de Paris, le président, M. Adrien Mithouard, a répondu aux préoccupations de tous ses collègues, de même qu'il a traduit le sentiment commun de l'Assemblée, en proposant au conseil municipal d'adresser aux vaillantes troupes qui combattaient devant Verdun le témoignage de son admiration.

Voici le quinzième jour de la plus formidable bataille qui ait jamais ébranlé la terre et les cieux. Depuis quinze jours, des centaines de mille de poitrines françaises s'opposent à la ruée des Barbares pour sauver nos foyers et nos libertés. Que toutes nos pensées, tous nos vœux, tout notre amour s'en aillent vers les braves gens de France qui soutiennent, là-bas, ce combat surhumain. Que tous nos cœurs s'élèvent à la hauteur de leur sublime exemple. Honneur aux armées françaises !

Le conseil, d'un élan unanime, s'est associé à l'hommage rendu à nos soldats.

Les Pertes allemandes

Si l'on ne peut évaluer d'une manière exacte les pertes allemandes de ces jours-ci, tous les témoignages s'accordent à reconnaître qu'elles ont été, en certains endroits du front de Verdun, formidables. Les journaux d'autre Rhin l'avouent à demi-mot, mais les prisonniers allemands le confessent sans réticences et avec des précisions formelles.

Un prisonnier de la 10^e compagnie du 12^e régiment d'infanterie, par exemple, a fait les déclarations suivantes :

« Le 21 février, alors que ma compagnie n'avait pas encore été engagée, elle comptait 200 fusils. Vingt-quatre heures plus tard, elle

était réduite à un officier et 70 hommes. C'est miracle que mes camarades et moi-même ayons échappé au massacre. Le feu de l'artillerie et la précision du tir de l'infanterie française ont causé de semblables ravages dans presque toutes les autres compagnies. »

Dans la nuit du 25 au 26, le 105^e régiment d'infanterie, appartenant à la 30^e division allemande, prit position pour l'attaque. Ecoutez un prisonnier qui appartenait à cette unité :

« Le 26, dit-il, trois bataillons tentèrent l'assaut du bois du Chaufour. Les Français nous laissèrent avancer, puis tout à coup ils déclenchèrent des feux de mitrailleuses si puissants que des rangs entiers furent fauchés. Nous étions complètement pris de flanc. Il y eut un instant d'arrêt qui nous fut fatal. Les victimes s'amoncelèrent sur le sol. Alors le régiment tourbillonna, se dispersa et s'échappa comme il put avec d'énormes pertes. Je n'eus que le temps de m'aplatiser sur le sol et de faire le mort. A la nuit, je me glissai à travers bois, mais j'étais si désorienté que je ne pus retrouver ma compagnie. J'errai ainsi pendant deux jours et ce n'est que le 29 au matin qu'une patrouille française me découvrit et m'amena dans nos lignes. »

Un autre prisonnier du 24^e régiment d'infanterie décria à peu près le même spectacle.

Le 27, un bataillon fut chargé d'enlever le bois à l'est du fort de Douaumont. A gauche du 24^e, les compagnies du 3^e bataillon de chasseurs allemands soutenaient l'attaque.

« Nous réussissons, explique le prisonnier, à franchir la liste des bois, mais à partir de là, impossible de progresser. De toutes parts, les mitrailleuses françaises se mirent à crisper. Des feux croisés très habiles brisèrent net notre élan et nous obligèrent à battre en retraite. Mais à quel prix ! Les deux tiers de notre effectif furent atteints. Blessé, je ne pus être dégagé par mes camarades, et c'est ainsi que, dans la soirée du 27, je tombais entre vos mains. »

Les attaques menées contre le village de Douaumont ont aussi coûté extrêmement cher aux Allemands. Voici le récit qu'un capitaine de chasseurs à pied nous a fait des événements auxquels il a assisté :

« Les Allemands tentèrent hier 2 mars, sur un front de 5 kilomètres, une attaque furieuse dont Douaumont était le principal objectif. Les éléments de deux divisions, fraîchement amenés sur le terrain, se ruèrent contre nos organisations, à partir de quatre heures, après un marmite inouï. »

« Je dois dire que nos adversaires montrèrent une bravoure tenace, mais nos chasseurs firent une fois de plus honneur à leur renom et une véritable hécatombe d'ennemis fut leur récompense. Il y en avait des monceaux jusque dans nos fils de fer. Des combats à courte distance et même des corps à corps, décisifs en quelques points, nous donnèrent l'avantage. Les Allemands n'en revinrent pas moins à la charge avec de nouvelles compagnies. »

« Un peu plus tard, je fus blessé à la tête par un éclat d'obus. Du moins, avant de quitter le champ de bataille, j'ai pu constater la bonne besogne exécutée par nos chasseurs, dont le mordant au cours de ces épisodes fut merveilleux. Bieu que nous ayons aussi éprouvé des pertes au cours de ces actions, elles sont de beaucoup inférieures à celles de l'ennemi. »

INFORMATIONS OFFICIELLES

Le nouveau chef d'état-major général de la marine. — Par décret en date du 4 mars 1916, le vice-amiral de Bon est nommé chef d'état-major général de la marine.

Changement d'arme. — Un décret autorise, pendant la durée de la guerre, le ministre de la guerre à proposer le passage volontaire, à titre définitif, d'officiers de cavalerie dans l'armée de l'infanterie.

Sont seuls admis à solliciter ce changement d'arme les officiers de cavalerie des grades de lieutenant et de capitaine qui ont été appelés à servir temporairement dans l'infanterie et ont accompli un stage de deux mois dans cette armée aux armées.

Les officiers de cavalerie autorisés à passer définitivement dans l'infanterie, y conservent l'ancienneté du grade qui leur a été conféré à titre définitif dans leur arme d'origine.

Faits de guerre DU 3 AU 7 MARS

En Belgique.

Notre artillerie a bombardé les cantonnements ennemis de la région de Langemarck.

En Artois.

Dans la journée du 4 mars, l'ennemi a tenté de nous chasser de l'entonneau occupé par nous à l'est du chemin de Neuville à La Folie, dans la nuit du 1er au 2 mars. Cette attaque a été complètement repoussée.

Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les ouvrages allemands au nord de Soissons et à l'est de la Neuville, au sud de Berry-au-Bac.

En Champagne.

Dans la journée du 6, l'ennemi a déclenché une attaque accompagnée de jets de liquides enflammés sur nos positions entre le mont Tétu et Maisons-de-Champagne. Sur notre droite, il a été arrêté par nos tirs de barrage et n'a pu sortir de ses tranchées. Dans la région de Maisons-de-Champagne, il a pu pénétrer dans un petit élément avancé de notre ligne.

En Argonne.

Notre artillerie s'est montrée très active. Elle a bombardé avec succès les ouvrages et les voies de communication de l'ennemi près de la route de Binayville, dans les régions de la Fille Morte, de la Harazé, de la Haute-Chevauchée. De Bourreilles, où un incendie a été allumé, de Vauquois, où plusieurs abris ont été démolis, du bois de Cheppy, et aux abords de la route d'Avocourt à Malancourt.

La guerre de mines n'a pas été moins active. Dans la journée du 3 mars, nous avons donné avec succès un camouflet dans la région de Saint-Hubert. Dans la journée du 6, aux Courtes-Chaussées, nous avons fait exploser une mine qui a détruit un poste allemand et produit un vaste entonnoir dont nous avons organisé la levée sud. Entre la Haute-Chevauchée et la côte 285, l'ennemi, après avoir fait sauter deux fourneaux, a pris pied, à la faveur de l'explosion, sur quelques points de notre première ligne. Un combat s'est engagé, au cours duquel nous avons chassé l'adversaire de notre tranchée et nous nous sommes emparés d'un côté de l'entonnoir.

Dans la nuit du 6 au 7 mars, l'ennemi a fait quelques tentatives pour occuper un des entonnoirs à la Haute-Chevauchée ; il a été repoussé chaque fois.

Notre artillerie a continué le bombardement des voies de communication de l'ennemi.

Région de Pont-à-Mousson.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, notre artillerie a causé d'importants dégâts aux organisations allemandes du bois du Jury.

En Lorraine.

Dans la journée du 4 mars, après une préparation d'artillerie, nous avons enlevé plusieurs éléments de tranchées ennemis dans la région des étangs de Thiaucourt. Une soixantaine de prisonniers et un lance-bombes sont restés entre nos mains.

En Haute-Alsace.

Dans la journée du 3 mars, à l'est de Seppols, sur la rive droite de la Grande-Largue, nous avons attaqué et enlevé plusieurs éléments de tranchées ennemis. Une contre-attaque a été impuissante à nous déloger du terrain conquis.

Lettres à tous les Français

La sixième lettre à tous les Français, publiée par le comité qui preside notre éminent collaborateur M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, vient de paraître sous la signature de M. Ernest Denis.

Elle est jointe, aujourd'hui, à notre supplément entièrement consacré au tableau d'honneur.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

VARIÉTÉS

Herr Fritz Klick à Constantinople

NOTES DE VOYAGE

Nous venons de quitter Vienne. La gare était très animée par de nombreux trains militaires emmenant vers les frontières, des soldats de toutes armes. Une joie sereine se lit sur tous ces visages de héros. Un général, venu pour donner l'adieu à ses troupes qu'il n'accompagne pas, paraît-il, pour cause de rhumatisme, m'a donné forte émotion en leur faisant le petit hareng suivant : « Soldats ! L'armée autrichienne a toujours été battue, mais ses soldats ont toujours lutté avec vaillance. J'espère que vous suivrez cette noble tradition ! » Les larmes s'arrachèrent de mes yeux, tandis que la foule s'écriait : « A Pétersbourg ! à Paris ! »

Nous sommes huit, venus de tous les points de l'empire, envoyés en mission à Constantinople.

Nous avons lié connaissance depuis le départ.

Le temps se passe agréablement en conversations et en dégustations de toutes sortes. Les saucisses circulent, englouties avec l'appétit vorace du voyage.

Par les portières, nous jetons bouteilles vides et papiers gras, abandonnant ainsi, dans ces pays incultes, un peu de notre belle civilisation.

Dimanche 20. — Aujourd'hui, j'ai profité du repos dominical et d'une belle journée d'automne comme on n'en voit qu'ici, pour aller avec Professor Hindenrath, Otto Bieckel, Herr Stillmann, l'organisateur de police, sa femme, sa fille et quelques amis faire excursion aux îles des Princes. Celles-ci sont situées dans la mer Marmara, à une heure de la capitale. Dès que nous fûmes installés sur la plus élevée d'entre elles, nous entonnâmes le *Wacht am Rein*, pour montrer des Français qui se promenaient là.

Après le repas qui ne dura que jusqu'à quatre heures, Otto Bieckel enlaça Fraulein Stillmann pour laquelle il semble en amour, et tous deux valsèrent bien en cadence aux sons d'un piano harmonique : ein, zwei, drei ! ein, zwei, drei ! ein, zwei, drei !

Frau Stillmann considérait le couple d'un œil attendri :

— Comme ils font bien l'amour ensemble ! dit-elle.

La valse était finie. Vraiment Otto Bieckel a bon air dans son costume à carreaux et sa chemise à grand col rabattu, très échancrée, à la mode allemande, qui laisse deviner les puissantes mameles et les robustes biceps.

« Mon cher frère, que la lumière s'affaiblit ou s'éteigne, peu importe aujourd'hui. Un combattant en vaut un autre, et je serai très bien remplacé. Mais il faut que la lumière ne s'éteigne ni ne s'affaiblisse dans le monde, menacé de la plus vile obscurité par les Barbares. »

« Le sang français n'est aujourd'hui que de la lumière jaillissante, et le ciment informe de Douaumont est plein de vie idéale comme les blocs du plus beau marbre d'où sortent les statues.

« De ma douloureuse immobilité, toute mon âme se tend vers la bataille sublime.

« Vive la France ! »

Bitlis. — Bitlis est emporté après Mouch et Erzéroum. C'est la dernière citadelle de l'Arménie turque du côté de l'Est. Trois grandes provinces des plus riches de la Turquie sont ainsi entre les mains des Russes : Van, Erzéroum et Bitlis.

« Les Allemands. ils disposent d'une police secrète nombreuse, et les Autrichiens, pour ne pas déchirer à leurs traditions, en ont davantage.

« La vie est très chère à Constantinople. La farine manque. Un pain de 800 grammes est partagé entre six personnes et on ne peut en avoir plus d'un par jour. L'Anatolie produit du blé en assez grande quantité, mais ses ressources ne sont pas infinies. Le prix du café est monté de 8 piastres par oka (1 kilogr. 125 grammes), à 120 piastres ; le pétrole de 1 à 15 piastres par oka. Le reste est à l'avenant.

« De l'Allemagne et de l'Autriche n'arrivent, pour la population affamée, que des munitions et des armes. Ce n'est pas ce qu'il faut.

« Evidemment ! mais, tu l'as voulu, George Dandin, tu l'as voulu !

Donc, je suis venue par ici; mais comme j'ignorais où se trouve la boulangerie, j'ai demandé le chemin à un passant :

— Bitte schön, mein Herr, pourriez-vous m'indiquer où l'on vend l'allemand pain KK?

— Parfaitement, madame, m'a-t-il répondu. Voyez cette petite impasse. C'est en tournant, tout au fond, à gauche.

— Danke schön, mein Herr.

Et là, monsieur le conseiller, qu'est-ce que j'ai vu, et surtout senti !

Et M^{me} la colonelle me confia qu'elle s'était trouvée devant un petit lieu sur la porte duquel était inscrit le numéro 100 et qui dégageait la même odeur que nos usines de Mannheim où l'on fabrique des gaz asphyxiants.

Frau Loefel était toute bouleversée :

— Je me plaignai à l'ambassade, pour faire passer cet homme en cour martiale ! cria-t-elle.

Dimanche 28. — Voici les dernières dépeches que Joseph Blumenthal me montrait ce matin :

« Encore un taube sur Paris.

« Un de nos intrépides avions a accompli hier soir un raid émérite sur Paris. Le taube a survolé la montagne de Montmartre et a lancé quelques bombes, notamment sur le Moulin-Rouge qui a été complètement détruit par un incendie.

« Nul n'ignore que ce moulin est une des principales usines à farine ravitaillant Paris. Tous les minotiers de la capitale s'y approvisionnaient, tant en farine qu'en volailles, car une ferme annexée à l'usine possédait un poulailler renommé dans le monde entier. Avec la destruction du Moulin-Rouge disparaît le dernier espoir que les Parisiens conservaient d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent. Le monde de la minoterie est dans la consternation. »

S. PETITNOLAS.

(Notes de M. le conseiller Fritzi Klick sur la guerre en Turquie.)

L'ENTONNOIR

Berlureau vient d'arriver au 17^e avec les derniers renforts; il n'a jamais été au front et c'est un guignard.

Pour le premier jour il veut aller à la « roulante » chercher le café de l'escouade. Dans son empressement à se rendre utile et agréable aux cuistots, il laisse tomber à terre l'entonnoir de la compagnie, et un recul de la voiture écrase cet ustensile indispensable pour le remplissage des bidons.

Berlureau est navré. Il craint les remontrances et même un « bouclage » du sergent-major, et il confie sa peine à Lafleur, le grand dégourdi de l'escouade.

— Un entonnoir, fait celui-ci, un entonnoir ! On voit bien que tu es nouveau ici pour te mettre en peine comme ça. Tu viendras demain avec nous, et tu n'auras qu'à choisir...

Et le lendemain Lafleur faisait contempler à son camarade ébahi les entonnoirs du trou B..., ajoutant négligemment :

— Tu sais, y a pas à t'gêner, t'es là pour les prendre !...

(L'Echo des tranchées.)

LA SITUATION AGRICOLE AU 1^{er} MARS

Le début du mois de février a été généralement doux et pluvieux. Dans la plupart des régions on signalé, durant la dernière période, l'apparition de gelées et des chutes de neige plus ou moins abondantes. Ces dernières conditions météorologiques ont eu pour effet de ralentir assez sensiblement la végétation et d'entrer en partie les travaux extérieurs (transports de fumiers, labours, semaines, taille de la vigne et des arbres fruitiers, etc.). Beau-

coup d'arbres fruitiers, et notamment l'amandier, l'abricotier, le pêcher, ont souffert dans certaines régions de leur trop grande précocité due aux conditions climatiques particulières favorables du mois précédent.

Si les céréales ont belle apparence dans les terres perméables, leur état est par contre plutôt médiocre dans les terres imperméables, non seulement par suite d'un excès d'humidité, mais encore par le développement préjudiciable des plantes adventives.

Dans quelques départements des régions de l'est, du sud et du sud-ouest, des inondations dans un certain nombre de vallées ont causé des dégâts aux céréales d'hiver.

LA FIN DU CAMEROUN

Le général Aymerich, actuellement à Duala, a célébré que, à la date du 1^{er} mars, il n'y avait plus aucune troupe allemande au Cameroun et que les opérations étaient terminées.

Avant de passer la frontière, le commandant allemand Zimmerman avait d'ailleurs pris soin d'envoyer au commandant des troupes alliées une lettre pour l'aviser de son entrée en territoire espagnol et les derniers détachements allemands dans leur retraite ont de leur côté dressé une pancarte annonçant qu'ils entraient en territoire neutre et cessaient les hostilités.

Peu de temps auparavant était arrivée la nouvelle de la reddition de Mora, dernier poste occupé par les ennemis, qui capitulèrent au nombre de 5 officiers et 6 sous-officiers européens et 140 soldats indigènes. L'armement remis entre les mains des alliés comportait des carabines, fusils et un nombre important de cartouches.

Ainsi se trouve complètement et brillamment achevée la conquête du Cameroun.

Averti de cette heureuse issue de nos opérations, le Président de la République a bien voulu adresser au ministre des colonies la lettre suivante :

« Mon cher ministre, je vous serais reconnaissant de vouloir bien transmettre à nos vaillantes troupes africaines mes chaleureuses félicitations pour le brillant succès de leurs opérations au Cameroun. Croyez à mes sentiments dévoués.

» RAYMOND POINCARÉ. »

De son côté, le ministre des colonies avait envoyé au général Aymerich le télégramme suivant :

« Au moment où s'achèvent des opérations glorieuses dont les résultats ont été particulièrement brillants, je tiens à vous exprimer l'admiration que j'éprouve depuis le début de cette campagne pour les admirables troupes et leurs officiers, qui l'ont menée à bonne fin.

« Ayan à lutter tant contre un adversaire courageux qui avait organisé la défense suivant les méthodes et avec les engins de la guerre moderne, que contre les difficultés extrêmes du terrain et du climat de ces pays tropicaux, chefs et soldats ont su surmonter tous les obstacles avec une vaillance, une endurance et une foi dans la justice de la grande cause pour laquelle ils combattaient, qui leur ont assuré une victoire dont les conséquences heureuses s'annoncent chaque jour davantage.

« L'honneur sera grand pour tous ceux qui ont si courageusement combattu au Cameroun pour le triomphe des Alliés et pour la grandeur et la gloire de la France. Ceux-ci leur en est et leur en sera toujours reconnaissante. Elle conservera le souvenir de ceux qui sont morts là-bas pour elle aussi pieusement que celui de ses enfants tombés sur la frontière, et le Gouvernement ne séparera pas les héros du Cameroun de ceux des autres fronts dans les témoignages par lesquels il saura reconnaître leur incomparable bravoure.

« Je vous prie de faire part de ces hommages et de ces félicitations aux troupes sous vos ordres ainsi qu'à celles que commande le colonel Mayer, et de féliciter également les vaillants officiers et troupes, tant anglais que belges, qui, sous vos ordres ou en collaboration avec vous, ont contribué à la victoire définitive. »

Le général Aymerich a répondu en exprimant la profonde gratitude de tous pour le témoignage précieux que le Gouvernement avait cru devoir rendre à leurs efforts, en appréciant à sa valeur l'importance de l'œuvre accomplie.

SUR LE FRONT D'ARTOIS

DU 23 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1916

Depuis le 23 janvier, les Allemands ont tenté sur le front d'Artois toute une série d'opérations d'une extrême violence.

Leur but — si l'on en croit les dires d'un prisonnier — n'était rien de moins que la reprise de Neuville-Saint-Vaast, fixée au 30 janvier, et la conquête de la crête de Mont-Saint-Eloi pour le 4 février.

Cet ambitieux projet s'est effondré comme tant d'autres.

L'affaire commença le 23 janvier à six heures quinze.

Depuis longtemps les Allemands, profitant du répit imposé par la saison pluvieuse, avaient préparé tout un réseau souterrain que nous avions découvert et annihilé en quelques endroits.

Mais à l'ouest de la route de Lille, ils parvinrent à faire exploser quatre fourneaux de mines sous notre tranchée de tir. Selon la méthode habituelle, l'artillerie de tranchée ennemie, aidée des obus de tous calibres, contribua au bouleversement de notre ligne.

La pluie persistant depuis plusieurs semaines le terrain était fort détrempé. En certains endroits, les tranchées s'effondrèrent; l'eau et la boue envahirent plusieurs boyaux de communication et les parapets furent complètement rasés.

Pourtant le régiment éprouvé fit bonne contenance. Les sections s'accrochèrent de toutes leurs forces à la position et les Allemands ne conservèrent que 300 mètres de terrain dans les éléments avancés qui n'étaient plus qu'une série d'entonnoirs de vingt à trente mètres de diamètre.

Avec une indomptable énergie, nos hommes contre-attaquèrent, nettoyèrent le terrain en avant d'eux et limitèrent le gain de l'ennemi à ces entonnoirs qui ne pouvaient être reconquis sans une préparation spéciale. Si nous fûmes touchés par l'explosion des mines, les Allemands, en revanche, éprouvèrent des pertes sanglantes durant nos retours offensifs.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Malgré le feu d'enfer qui se déchaîna contre eux, les défenseurs du secteur arrêtèrent net l'avance des Allemands par leur fusillade, le feu des mitrailleuses et les barrages de grenades.

des entonnoirs. Ces entonnoirs, d'une profondeur de quinze à vingt mètres avec des lèvres énormes, constituent toujours sur un champ de bataille des points d'appui redoutables. Une compagnie entière peut aisément s'y installer et, grâce aux rebords, dominer le terrain environnant. Il faut savoir combien gênante est une mitrailleuse opportunément postée sur le boulevard extérieur d'un entonnoir pour comprendre la nécessité des luttes qui en assurent la suprématie. Pendant que les engagements se multipliaient autour des entonnoirs créés par les Allemands, nous faisions, à notre tour, sauter un fourneau de mine pour intimider l'adversaire et opérer une diversion favorable à notre action.

Toute la nuit du 26 au 27, dans le voisinage de la route de Neuville à la Folie, le combat fit rage. Nos grenadiers eurent maintes occasions de montrer leur mordant. A travers un terrain défoncé, retourné par les explosifs, aux formes les plus imprévues, étaient à chaque carrefour des duels émuants. On ne pouvait progresser que pas à pas dans ces décombres, et d'un rebord à l'autre des entonnoirs les projectiles pleuvaient.

Dans un de ces trous gigantesques, on compta jusqu'à cent cinquante cadavres allemands, quand, au cours d'une accalmie, il fut possible de les dénombrer.

C'est assez dire la violence de ces actions.

Mais aussi, que de dévouements chez les nôtres en ces conjonctures, et quelle magnifique leçon on peut tirer de leur abnégation !

Un fait entre autres l'illustre.

Au cours des combats qui se déroulèrent le 27 janvier, un chef fit appel à quinze volontaires. Il s'agissait de s'emparer d'une tête de sape dangereuse. Une mitrailleuse ennemie en interdisait l'abord. — Qu'importe ! — Quinze volontaires se présentent pour le travail demandé. Les quinze sont tués successivement... Il fallait à tout prix que le travail libérateur fût exécuté. Quinze nouveaux volontaires demandent à suivre les traces de leurs camarades...

On jugera de leur présence d'esprit par l'épisode suivant qui eut lieu le 9 février.

Toute une compagnie occupait l'un des entonnoirs situé en avant du secteur de Neuville-Saint-Vaast. Les Allemands, désireux de s'assurer cet entonnoir, déclenchèrent un feu d'artillerie terrible pour en chasser nos troupes. Bientôt, sous les rafales d'obus et l'œuvre des torpilles aériennes, les ouvrages de défense de l'entonnoir furent détruits et les espaces environnants tellement battus, que la petite citadelle fut coupée de toute relation avec l'extérieur. Durant plusieurs heures l'entonnoir fut soumis à ce régime de feu, si bien que l'on croyait les occupants anéantis.

Pourtant, six grenadiers survivaient qui, dans leur isolement, tinrent conseil et décidèrent la résistance. Il fut convenu que l'un d'eux tâcherait d'aller rendre compte au chef de bataillon de la situation véritable. Le messager partit donc à travers mille écueils, après avoir mille fois ainsi risqué la mort, obligé à de longs détours il parvint jusqu'à leur ligne.

Le lendemain, ils employèrent le même procédé pour nous déloger de notre ligne avancée — mais, cette fois, plus au Nord — et en faisant sauter une dizaine de mines d'un seul coup. La formidable explosion, accentuée par un tir de barrage à obus lacrymogènes, nous coûta du monde, mais ne provoqua aucun flétrissement. Notre ligne de tir, sur une longueur de huit cents mètres, n'existe plus. Ce n'était qu'un informe sillon jonché de débris, troué d'énormes cratères... Nos sections, réduites par ce feu meurtrier, anéanties par des nuits de veille et par d'incessants travaux pour le relèvement de la tranchée, durent se replier.

Ce léger recul ne fut que momentané. Bientôt les compagnies repartirent à l'ataque. Une partie des tranchées furent peu à peu reconquises. Par poussées successives nos barricades furent portées en avant. Le matin du 29, nous avions rétabli des lignes solides avec des communications utiles.

Ces combats ont, une fois de plus, mis en valeur le moral superbe de notre armée d'Artos. Après un pénible hivernage sur un terrain aux multiples traîtrises, ayant à lutter contre un ennemi qui avait su agencer un redoutable réseau de mines et qui aurait pu en tirer un très grand parti, elle a fait face à toutes les éventualités avec un constant es-

prit de sacrifice et une abnégation de tous les instants.

Le bénéfice qu'a retiré l'ennemi de son offensive, reste minime. Il garde en somme sept à huit cents mètres de tranchées avancées sur une très faible profondeur et quelques entonnoirs.

Voilà le bilan d'une quinzaine où tout a été dépensé sans compter du côté allemand : vies humaines et munitions.

On peut dire que le résultat est vraiment en proportion de ce qu'il coûte aux Allemands, d'autant qu'il ne modifie en rien la physionomie générale du front en Artois. Le mur n'a pas cédé. Il reste inébranlable.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le président Wilson l'emporte

Les Armées alliées

FRONT RUSSE

Sur le front de Riga, au sud du lac Babit, l'artillerie russe a démolie une partie des tranchées ennemis.

Près d'Illoukst, nos alliés ont fait sauter quatre fourneaux de mine et engagé une lutte acharnée pour la possession des entonnoirs qu'ils ont occupés solidement.

Après une préparation intense d'artillerie, les Allemands ont attaqué le village d'Alessevitch, à l'est de la gare de Baranovitchi. Ils ont été repoussés.

En Galicie, les éclaireurs russes ont occupé une tranchée ennemie au nord-ouest d'Oussechko et ont repoussé trois contre-attaques.

En Arménie, les troupes russes ont réalisé des progrès très importants.

Après une résistance acharnée, les Turcs ont été délogés des positions qu'ils occupaient en avant de Bitlis et cette ville a été occupée par nos alliés. L'artillerie turque fut enlevée après un corps à corps au cours duquel tous les défenseurs furent tués. Vingt canons du nouveau système Krupp, tous utilisables, sont restés aux mains de nos alliés. Dans Bitlis même, les Russes se sont emparés d'un grand dépôt d'artillerie.

Sur le littoral de la mer Noire, des troupes russes ont débarqué sous la protection des feux de la flotte, et ont occupé Atina, à l'est de Trébizonde, et, s'étendant rapidement vers le sud, elles ont forcé les Turcs à évacuer leurs positions. Dans cette action nos alliés ont fait des prisonniers, enlevé des canons et du matériel de guerre.

Atina est un petit port de la mer Noire, à 80 kilomètres de Batoum.

FRONT ITALIEN

Dans la vallée de Lagarina, nos alliés ont repoussé une attaque ennemie autour de Mori.

Dans le secteur de Gorizia, l'action des deux batteries a continué à être vive ; les batteries italiennes ont obtenu de bons résultats et bouleversé les tranchées austro-allemandes en plusieurs endroits.

EN ÉGYPTE

Les Anglais ont reconquis, sans coup férir, Sidi Barrani qui était depuis trois mois entre les mains de l'ennemi.

LA GUERRE AÉRIENNE

Trois zeppelins ont survolé, dans la nuit du 5 mars, le nord-est de l'Angleterre.

Après s'être approchés de la côte, les dirigeables suivirent différents itinéraires et la déviation de leur parcours sembla montrer qu'ils ne savaient pas exactement où ils se trouvaient.

Ils ont volé au-dessus des comtés de York, Lincoln, Rulland, Huntingdon, Cambridge, Norfolk, Essex et Kent. Autant qu'il est possible de s'en rendre compte, une quarantaine de bombes ont été lancées. Jusqu'à présent, on signale 12 tués, soit 3 hommes, 4 femmes et 5 enfants et 33 blessés.

Comme dégâts matériels, on compte deux terrasses de maisons absolument détruites ; une maison de commerce, un café, un restaurant et plusieurs boutiques ont été partiellement démolis et un grand asile de vieillards sérieusement endommagé.

Une équipe d'aviateurs français a accompli le 28 février un raid d'une importance exceptionnelle sur Smyrne.

Tous les ouvrages militaires, ainsi que les campements, furent bombardés. Plusieurs incendies éclatèrent dans la ville même. Les batteries turques dirigèrent leur feu contre les aviateurs sans aucun effet.

Le lendemain les sept aéroplanes rentraient à Salonique, après un raid de six cents kilomètres.

Un de nos avions a lancé dans la nuit du 6 mars plusieurs bombes sur la gare de Conflans, où régnait une grande activité.

L'adjoint Navarre a abattu dans la région de Douamont, un sixième avion allemand, du type Albatros, qui est tombé dans nos lignes. Les passagers, blessés, ont été faits prisonniers.

LES GROUQUIS DE L'ILLUSTRATION
par HENRIOT.

— Je vais dans la rue... pour mieux voir le zeppelin...

— Prends au moins un vieux chapeau...



Le fil de la cuisinière :

— On pourrait remplacer les casseroles avec votre casque... Est-ce qu'il va au feu?

— Tout le temps !



— Mais pour sûr que je me marierai après la guerre...

— Crois-tu... A ce moment-là on sera si content et on aura tellement d'occupations !...

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Métagramme.

Sur quatre pieds on me trouve au désert, changez ma tête, on me trouve au lycée.

Charade.

Mon premier est une voyelle. Mon second est une partie du corps humain. Mon troisième est un animal.

Mon quatrième est une colline de Palestine. Mon tout est le sentiment de la France pour nos soldats.

Fantaisie.

Placer quatre neuf de manière à former exactement le nombre 100.

SOLUTIONS DU N° 181

Double charade.

Quart — Touche. = Cartouche. Mende — Rhin. = Mandrin.

Suppression de consonnes.

A bien faire, le temps passe vite.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

BLOC-NOTES

— Mme Poincaré a visité dimanche l'établissement que l'Assistance aux convalescents militaires a affecté spécialement à l'hospitalisation des convalescents des maladies chroniques des voies respiratoires.

— Le niveau de la Seine a baissé à Paris de 24 centimètres ; on espère que ce mouvement va s'accentuer.

— Une session extraordinaire du conseil municipal de Paris s'est ouverte lundi.

— Le roi Nicolas de Monténégro et sa famille arriveront mercredi au château de Mérignac (Gironde) où ils résideront désormais.

— Samedi, la courtine Est du fort de la Double-Couronne, à Saint-Denis, qui servait de dépôt à munitions, a fait explosion. Un violent incendie s'est déclaré et des explosions partielles se sont produites pendant quelque temps à la suite de la première. Il y a malheureusement à déplorer, en morts ou blessés, de nombreux victimes.

— M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, a reçu à l'hôtel de ville les délégués français et les notables indigènes du Maroc français, envoyés par le général Lyautey à la foire d'chantillons de Lyon.

— Sous la présidence d'honneur du Président de la République, il vient de se constituer une œuvre dite « La Cocarde du souvenir » qui a pour objet de placer sur les tombes de nos soldats des inscriptions durables et complètes.

— M. Roumé, gouverneur général, vient de parcourir l'Annam, la Cochinchine et le Cambodge après les provinces du Tonkin ; partout il s'est rendu compte du bon état d'esprit des populations, dont le loyalisme est entier.

— A Paris et dans le département de la Seine, plus de 200 personnes ont été déferées à la justice militaire pour propagation de fausses nouvelles ou de propos alarmants.

— Malgré l'effroyable misère qui règne en Belgique, les collectes faites dans les églises du diocèse de Liège pour la Pologne ont produit 63,000 fr.

— En 1915, la production du champagne a atteint le total de 112,922 douzaines de bouteilles.

— Près du Châtelet, quai de la Mégisserie, on peut voir chez un marchand un corbeau d'un blanc immaculé. Il a été pris, voici quelques mois, dans les plaines de l'Île-de-France.

— Un incendie a éclaté à Providence (Etats-Unis), dans l'immeuble du Journal, qui fit récemment des révélations sensationnelles sur les complots allemands aux Etats-Unis.

— Les infirmières anglaises et françaises qui travaillaient dans les hôpitaux militaires serbes, et avaient été faites prisonnières par les Austro-Allemands, sont parties ces jours-ci de Vienne pour la Suisse.

— L'abbé Lemire, député-maire d'Hazebrouck, vient d'interdire les combats de coq pendant la durée de la guerre.

— Le comité patriotique français de Buenos Aires active ses préparatifs pour la Journée de France en Argentine, organisée pour le 19 mars, au bénéfice du Comité de secours national de Paris.

— Du 20 au 26 mars, aura lieu la semaine française au bénéfice des œuvres soutenues par le comité patriotique.

— A la suite d'un incendie qui avait pris naissance dans un bâtiment appartenant à un Allemand et situé dans la concession française à Shanghai, on a découvert dans la cave de cette propriété cent cinquante obus de marine chargés qui y étaient dissimulés.

— On annonce la mort de M. Denis Gavinié de Campile, ancien préfet de l'empire, ancien député, commandeur de la Légion d'honneur ; de M. Maquin, ancien sénateur de l'Algérie, ancien maire de Blida, mort mercredi à Alger dans sa quatre-vingtième année ; du général de division du cadre de réserve Lanty, vice-président de la société de secours aux blessés militaires, commandeur de la Légion d'honneur.

— La grève des boulangers de Madrid s'est transformée en grève générale. Tout le commerce est arrêté.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sergent LOEUILLET, 149^e d'infanterie : le 25 août 1914, a donné à ses hommes un bel exemple d'intégrité en les entraînant en avant pour un assaut à la baïonnette sous des feux extrêmement violents. Blessé très grièvement, est resté sur le terrain occupé peu après par l'ennemi. Sous-officier plein d'allant.

Sous-lieutenant ASSIMON, 39^e d'infanterie : officier ayant constamment donné depuis le début de la campagne l'exemple de la plus grande bravoure. Déjà cité à l'ordre de la division le 14 octobre 1914. A été frappé mortellement le 2 septembre 1915 en allant lui-même placer un poste d'écoute à 30 mètres de l'ennemi.

Commis des postes WARIN, FOUCART, VAQUETTE, LEPINOY, gardien de bureau BETOURNE, homme de service FRANÇOIS à Arras : en service depuis onze mois dans une ville journalement bombardée, n'a cessé de faire preuve de sang-froid et de dévouement, notamment les 5, 6, 7, 8 et 27 juillet ; ont continué leur service pendant l'incendie du local où on les avait abrités et ont coopéré au sauvetage de personnes enserrées, de tableaux et d'objets de valeur.

Capitaine LESOURT, 50^e d'infanterie : déclaré comme officier de liaison auprès du commandant de la brigade qui faisait l'avant-garde, a demandé instantanément dès la prise de contact avec l'ennemi, à reprendre le commandement de sa compagnie. A brillamment conduit sa compagnie à l'assaut de la position qui a été enlevée. A été tué glorieusement.

Capitaine BOYRE, 50^e d'infanterie : a été tué le 23 août 1914, en Belgique, à la tête de sa compagnie qu'il a maintenue inébranlable à son poste de combat, jusqu'au moment où elle a reçu l'ordre de se replier.

Sous-lieutenant BOSSERELLE, 108^e d'infanterie : le 8 septembre, a reçu en qualité d'adjugeant, le commandement de la compagnie privée d'officiers. Malgré un feu violent d'artillerie et des attaques incessantes, a maintenu sa position. Blessé, a refusé de se faire évacuer.

Sous-lieutenant DUPUY, 108^e d'infanterie : officier très calme et très courageux. A eu, à la bataille de la Marne, où il commandait une section de mitrailleuses, une conduite au-dessus de tout éloge. A réussi, grâce à son sang-froid et à des dispositions habiles, à infliger à l'ennemi des pertes considérables, en échappant à l'ennemi à plusieurs reprises.

Capitaine COUSTRE, 108^e d'infanterie : s'est fait remarquer, le 22 août 1914, par sa bravoure, son calme et son sang-froid, allant d'une section à l'autre pour encourager ses hommes. Blessé à la main, s'est pansé lui-même et a continué à diriger le combat de sa compagnie. Parti à l'assaut à la tête de sa troupe qu'il a brillamment enlevée, a été tué au moment où il franchissait une clôture de fils de fer.

Capitaine DAVID, état-major d'un corps d'armée : a fait preuve, le 24 août 1914, de la plus grande énergie et d'un beau courage en contribuant à maintenir sur leurs positions des unités soumises à un bombardement intense. A commandé son bataillon pendant cinq mois avec beaucoup d'autorité. Le 26 avril 1915, a brillamment enlevé, à sa tête, une des positions de l'ennemi sur la rive ouest d'un canal.

Capitaine GAY, état-major de la 56^e brigade d'infanterie : a donné en toutes circonstances la preuve des plus belles qualités militaires. Ayant, dans une circonstance critique, pris momentanément le commandement d'un bataillon, s'est montré un chef habile et valeureux, particulièrement le 28 août 1914, à un combat où conduisant une résistance acharnée, il fut grièvement blessé de deux balles.

Capitaine FINIELS, 52^e d'infanterie : remarquable entraîneur d'hommes, a montré depuis le début de la campagne les plus belles qualités militaires. A fait, le 31 août 1914, comme sous-lieutenant, une reconnaissance des plus périlleuses et a rapporté des renseignements qui ont déterminé l'attaque et la prise de X... A reçu deux blessures au cours de cette affaire. A été blessé de nouveau le 5 août 1915 en faisant le tracé d'une ligne de défense dans le secteur du bataillon.

Sous-lieutenant BLANCHON, escadrille C.51 : excellent observateur qui a fait preuve en maintes reprises de remarquables qualités de sang-froid et d'audace. Le 6 septembre, a attaqué au-dessus de X... un avion allemand armé de deux mitrailleuses. N'a abandonné la lutte que lorsque son avion criblé de balles et le moteur sérieusement atteint ont forcé le pilote à venir atterrir dans nos lignes.

Capitaine BRET, état-major d'une division : le 24 août 1914, a reçu, dans des circonstances critiques, le commandement d'un bataillon formé de 4 compagnies, provenant de régiments différents, l'a conduit puis ramené énergiquement à l'attaque et l'a maintenu jusqu'au soir sur sa position soumise à un très violent bombardement. A dirigé avec

intelligence, le 11 septembre 1914, la reconnaissance des ponts minés sur une rivière et en a assuré l'occupation avec le détachement mis sous ses ordres. A exécuté au cours de la campagne de nombreuses reconnaissances dans des conditions périlleuses et a, chaque fois, rapporté des renseignements précieux pour le commandement.

Colonel PIETTE, directeur du génie de étapes : officier supérieur d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve. Dégagé par son âge de toute obligation militaire, a été pendant plus d'une année directeur du génie des étapes d'une armée. A réussi grâce à des efforts intelligents, énergiques et soutenus à faire parvenir aux troupes en temps utile tout ce dont l'armée a eu besoin en faisant de matériel du génie et à tenu à assurer le service important dont il avait la charge jusqu'à complet épuisement de ses forces.

Chef de bataillon BASSOT, 169^e d'infanterie : a fait preuve de grandes qualités de chef, le 11 septembre 1914, en se portant avec le plus grand calme sous une grêle de projectiles d'infanterie et d'artillerie en avant de la ligne de feu. A brillamment conduit son bataillon à l'assaut de la ligne de feu et a détruit l'ennemi. A été grièvement blessé. Chef de bataillon PETITOT, 9^e de marche de zouaves : officier supérieur des plus distingués. Commanda son bataillon avec beaucoup de tact et de fermeté, en obtenant le rendement maximum. A, le 18 mai 1915, préparé avec intelligence et exécuté brillamment une difficile attaque sur des positions ennemis solidement organisées. A très bien réussi dans cette opération et a contribué pour une large part à rejetter les Allemands sur la rive orientale d'un canal.

Chef de bataillon SOULÉ, 81^e d'infanterie : blessé le 28 août 1915, d'un éclat d'obus alors qu'il se rendait en première ligne sous un bombardement intense pour se rendre compte des effets de l'explosion d'une mine allemande. A refusé de se laisser évacuer et a continué à commander son bataillon.

Capitaine SCIARD, 9^e de marche : officier de grande valeur. Grièvement blessé à l'œil gauche, le 16 septembre 1914, à l'attaque d'un village solidement organisé, est revenu au front incomplètement guéri. A commandé son bataillon

rage et du sang-froid pendant un bombardement intense de ses tranchées.

Sergent BEGON, 3^e bis de zouaves : sous-officier, chef d'une section de mitrailleuses ; soumis avec son unité à un tir violent de grosses bombes allemandes, ne s'est abrité qu'après avoir placé lui-même tout son personnel dans les abris. A été blessé grièvement au moment où il pénétrait le dernier dans l'abri. Est mort des suites de ses blessures.

Zouave MUSTAPHA, 3^e mixte de zouaves et tirailleurs : pendant un violent bombardement, s'est porté volontairement au secours d'un sous-officier gravement blessé, est tombé mortellement frappé, pendant qu'il soignait celui-ci ; s'est montré comme toujours au-dessus de tout éloge.

Lieutenant du vaisseau LANES, des fusiliers marins : a pris part de nombreux combats. Grièvement blessé à la tête de ses hommes, mort des suites de ses blessures.

Lieutenant de vaisseau d'ALBIAT, des fusiliers marins : s'est distingué d'une façon toute particulière dans la journée du 10 novembre en opérant une diversion qui a permis de délivrer des prisonniers. Grièvement blessé dans cette opération, mort des suites de ses blessures.

Enseigne de vaisseau VIGOUROUX, fusiliers marins : officier courageux, plein d'entrain. Blessé au combat, mort des suites de ses blessures.

Enseigne de vaisseau BERNARD, fusiliers marins : officier énergique et plein d'entrain. Blessé une première fois le 3 mai, est revenu au front, a été tué dans un poste avancé le 25 juillet 1915.

Médecin CHASTANG, fusiliers marins : s'est signalé dès les premiers engagements par son courage, son sang-froid et ses qualités professionnelles. Le 10 novembre 1914, l'ennemi envahit son poste de secours, ce jeune officier, grâce à son sang-froid, sauva la vie à son chef. Frappé à mort le lendemain au cours d'un bombardement, en donnant ses soins aux blessés français et allemands, a su, par son attitude, forcer l'admiration même de nos ennemis.

Quartier-maître MADEC, 1^e rég. de fusiliers marins : excellent chef d'escouade, a fait preuve d'initiative intelligente, de bravoure et de sang-froid dans l'organisation de postes très exposés, les 29 et 30 janvier. Tué le 3 février 1915.

Matelot HENRY, 2^e rég. de fusiliers marins : excellent soldat. Atteint le 18 juillet d'un éclat de torpille qui lui arracha complètement la jambe droite a fait preuve d'un très beau courage pendant qu'on le transportait ; mort en arrivant à l'ambulance.

Matelot COQUIL, fusiliers marins : chargé à différentes reprises de missions périlleuses, les a exécutées avec le plus grand sang-froid. Désigné pour aller incendier un moulin sous le bombardement et sous les balles, a traversé la rivière, a exécuté sa mission et n'est revenu qu'après s'être bien rendu compte que les flammes avaient entièrement embrasé le moulin. A été tué le 1^e mai 1915 après avoir brillamment pris part à un assaut.

Fusilier BEJOU, 2^e fusiliers marins : marin d'un grand courage et d'un dévouement absolu, ayant pris part à toutes les opérations de sa compagnie pendant un an. S'étant offert pour porter un ordre de pointage à un obusier pendant un violent bombardement, a trouvé une mort glorieuse en accomplissant sa mission.

Sous-lieutenant PENNATO, 3^e bis de zouaves : officier deux fois cité à l'ordre du corps d'armée. Blessé, le 7 juillet, est revenu sur le front à peine guéri. Y a fait preuve à nouveau de belles qualités militaires. Plein d'entrain, a été blessé, le 18 septembre 1915, d'un éclat de bombe en reconnaissant, en première ligne, des positions pour l'installation d'un canon de 37.

LAMOTTE, groupe des cannevas de tir d'une armée : comme directeur du groupe du cannevas de tir a rendu les services les plus précieux en établissant, avec une perfection remarquable, les plans directeurs dans la zone d'un corps d'armée et dans les zones voisines. Par sa grande compétence et son zèle inlassable, a permis, en outre, de réaliser des progrès très sensibles dans toutes les questions relatives au réglage du tir de l'artillerie.

Caporal SAVEL, escadrille 94 C.R.P. : chargé de prendre en chasse un avion ennemi, et ayant eu son réservoir d'essence percé, a dû

opérer un atterrissage difficile au cours duquel il s'est fracturé la colonne vertébrale. **Soldat PIQUET**, escadrille 94 C.R.P. : chargé de prendre en chasse un avion ennemi, et ayant eu son réservoir d'essence percé, a dû opérer un atterrissage difficile au cours duquel il s'est cassé le poignet gauche.

Brigadier TESTON, 2^e dragons : excellent serviteur, zélé et d'une très bonne conduite. Resté, à la suite d'un combat, auprès de camarades blessés et faits prisonniers, a réussi à s'évader, après une première tentative infructueuse. A fait preuve, pour regagner la France, des mêmes qualités du réel courage et d'extrême énergie qu'il avait montrées au cours des opérations.

Caporal DEUX, escadrille M. F. 29 : a donné des marques d'aptitudes au commandement, de compétence et d'esprit militaire remarquables. Amputé des deux jambes, à la suite de l'éclatement d'un obus, a montré une force de caractère et un sang-froid peu communs. Est mort des suites de ses blessures.

Maréchal des logis DANIEL, 3^e d'artillerie de campagne : chef d'équipe téléphonique, a réparé inlassablement ses lignes en terrain absolument découvert et sous un violent bombardement, avec le plus grand calme et le plus parfait sang-froid.

Maréchal des logis VIBAULT, du 1^e d'artillerie lourde : a continué inlassablement le tir de sa pièce sous un bombardement violent et s'est ensuite employé sous le feu à retirer les servants ensevelis sous les décombres d'un abri démolis par l'ennemi. **Maréchal des logis DELEAU**, 1^e d'artillerie lourde : sous un violent bombardement, qui mettait tour à tour hors de service les pièces voisines, a continué le tir de sa pièce en l'accélérant, pour suppléer les voisines, jusqu'à ce qu'elle soit aussi mise dans l'impossibilité de tirer.

Brigadier FAUVERQUE, 1^e d'artillerie lourde : faisant partie d'une équipe d'observateurs de 1^e ligne a manifesté le plus grand zèle et le plus grand sang-froid dans l'accomplissement de ses fonctions, a été blessé au cours de son service.

Chasseur PONSARD, 30^e bataillon : s'est toujours fait remarquer comme agent de liaison par son inlassable dévouement ; au plus fort du bombardement s'est présenté spontanément pour porter un ordre sur la ligne de feu ; a été grièvement blessé.

Chasseur LAURENT, 30^e bataillon : sous un feu violent, a pris sur son dos son chef de section gravement blessé pour le transporter à l'abri ; avait donné de nombreuses preuves de bravoure et de sang-froid depuis le début de la campagne.

Chasseur RECOUREA, 30^e bataillon : attitude remarquable au feu, tirant debout sur la tranchée pour être plus sûr de mieux voir ; a été blessé alors qu'il déployait une activité des plus louables.

Chasseur PERTOTIN, 30^e bataillon : à l'assaut d'une position ennemie les gradés de sa section étaient tombés, par l'exemple d'un entraînement endiablé et par ses cris de « En avant, vive la France, mort aux boches ! », a brillamment entraîné ses camarades et a continué sans arrêt le mouvement en avant de la section malgré un feu violent des mitrailleuses ennemis.

Chasseurs CHAMBON et NICOLAS, 30^e bataillon : après avoir fait preuve, au cours du relevement de nombreux blessés, d'un très grand dévouement, se sont portés en avant des lignes, sous le feu d'une mitrailleuse, à la recherche du corps d'un capitaine atteint mortellement et l'ont ramené donnant ainsi un bel exemple d'abnégation et de mépris du danger.

Chasseur LIVACHE, 14^e bataillon : grièvement blessé et restant étendu à demi noyé dans la boue, sous un feu violent d'artillerie, a eu le courage et le sang-froid d'appeler un officier pour lui signaler qu'avant de perdre ses forces, il avait pu trainer les caisses d'outils de sa section de mitrailleuses et les mettre à l'abri.

Canonier TRUCHE, 1^e d'artillerie de montagne : blessé et pris sous les décombres de son abri, a tenu à reprendre son poste après que la pièce avait été dégagée et installée en terrain découvert, sans même se faire panser, alors qu'il avait encore des éclats d'obus dans une plaie à la figure.

Canonier BOURTE, au 44^e d'artillerie : l'abri de sa pièce ayant été démolie et le chef de pièce tué, a pris le commandement et a continué le tir en pointant avec une précision parfaite.

Canonier LESOURD, 44^e d'artillerie : soldat modèle, exerçant sur ses camarades la plus heureuse influence par son mépris absolu du danger et son calme ; grâce à son énergie et à son dévouement, a fait tirer sa pièce presque ensevelie sous les décombres d'un abri renversé.

Canoniers VAILLANT et BENOIT, 1^e d'artillerie de montagne : leur abri ayant été démolie par un obus de gros calibre ont dégagé immédiatement la pièce, l'ont installée en terrain découvert et ont continué le tir sous un bombardement violent.

Caporal SAVEL, escadrille 94 C.R.P. : chargé de prendre en chasse un avion ennemi, et ayant eu son réservoir d'essence percé, a dû

mepris du danger ; notamment le 18 août, a continué avec succès des tirs de précision, sa pièce étant presque ensevelie sous les décombres d'une casemate soumise à un tir violent.

Canonnier CHEVREUX, 1^e d'artillerie lourde : servant très crâne, grièvement blessé, a manifesté le plus grand courage devant la souffrance, ne pensant qu'à exprimer le regret de ne plus continuer à servir sa pièce.

Canonnier CHAMPIER, 1^e d'artillerie de montagne : a assuré avec le plus grand calme une liaison constante entre son lieutenant et les pièces, sans souci du bombardement intense de l'artillerie ennemie.

Caporal FAFOURNOUX, 30^e bataillon de chasseurs : a demandé à prendre le commandement des cisailles et grenadiers de sa section pour les conduire à l'assaut de l'ennemi ; amputé des deux jambes, à la suite de l'éclatement d'un obus, a montré une force de caractère et un sang-froid peu communs. Est mort des suites de ses blessures.

Caporal MAMMESSIER, 30^e bataillon de chasseurs : a coupé un réseau de fils de fer sous un feu violent et, ayant eu tous ses patrouilleurs tués, est resté à son poste et ne s'est replié que par ordre ; a été blessé.

Caporal MERCIER, 14^e bataillon de chasseurs : séparé momentanément de sa section, au moment de l'attaque, s'est placé résolument à la tête de deux autres sections d'un autre bataillon privés de chefs, et les a entraînées en avant, donnant l'exemple de la plus grande bravoure et d'un mépris absolus de la mort ; est tombé grièvement blessé.

Chasseur PONSARD, 30^e bataillon : s'est toujours fait remarquer comme agent de liaison pour son inlassable dévouement ; au plus fort du bombardement s'est présenté spontanément pour porter un ordre sur la ligne de feu ; a été grièvement blessé.

Chasseur LAURENT, 30^e bataillon : sous un feu violent, a pris sur son dos son chef de section gravement blessé pour le transporter à l'abri ; avait donné de nombreuses preuves de bravoure et de sang-froid depuis le début de la campagne.

Chasseur RECOUREA, 30^e bataillon : attitude remarquable au feu, tirant debout sur la tranchée pour être plus sûr de mieux voir ; a été blessé alors qu'il déployait une activité des plus louables.

Chasseur PERTOTIN, 30^e bataillon : à l'assaut d'une position ennemie les gradés de sa section étaient tombés, par l'exemple d'un entraînement endiablé et par ses cris de « En avant, vive la France, mort aux boches ! », a brillamment entraîné ses camarades et a continué sans arrêt le mouvement en avant de la section malgré un feu violent des mitrailleuses ennemis.

Chasseurs CHAMBON et NICOLAS, 30^e bataillon : après avoir fait preuve, au cours du relevement de nombreux blessés, d'un très grand dévouement, se sont portés en avant des lignes, sous le feu d'une mitrailleuse, à la recherche du corps d'un capitaine atteint mortellement et l'ont ramené donnant ainsi un bel exemple d'abnégation et de mépris du danger.

Chasseur LIEVRE, 30^e bataillon : est allé, pendant l'attaque, chercher un blessé dans une section de première ligne prise d'assaut, a été tué le lendemain en allant chercher un autre blessé sous les coups de fusil à bout portant.

Chasseur RICHARD, 30^e bataillon : grièvement blessé en pansant sous le feu son lieutenant, a refusé de se laisser panser par un de ses camarades pour que ce dernier ne quitte pas sa place de combat.

Chasseur SYMIAN-MERMIER, 30^e bataillon : s'est porté seul en avant de la ligne de tirailleurs et a sonné la charge l'arme à la braguette, entraînant ses camarades.

Chasseur REVOL, 30^e bataillon : agent de liaison méprisant tous les dangers pour porter n'importe où les ordres ou les renseignements qui lui sont confiés ; a exercé ces fonctions avec le même dévouement depuis le premier combat où fut engagé son bataillon.

Chasseur VIGNAL, 14^e bataillon : mortellement frappé d'une balle, a continué à crier : « En avant, toujours en avant ! »

Caporal LINARD, 10^e d'infanterie : malgré une blessure au bras, a continué à se battre du 24 au 28 août. Ne s'est laissé égaler qu'après une deuxième blessure grave.

Caponnier PAVARD, 44^e d'artillerie : n'a cessé, en toute occasion, de montrer le plus beau

mepris du danger ; notamment le 18 août, a continué avec succès des tirs de précision, sa pièce étant presque ensevelie sous les décombres d'une casemate soumise à un tir violent.

Canonnier CHEVREUX, 1^e d'artillerie lourde : servant très crâne, grièvement blessé, a manifesté le plus grand courage devant la souffrance, ne pensant qu'à exprimer le regret de ne plus continuer à servir sa pièce.

Canonnier CHAMPIER, 1^e d'artillerie de montagne : a assuré avec le plus grand calme une liaison constante entre son lieutenant et les pièces, sans souci du bombardement intense de l'artillerie ennemie.

Caporal FAFOURNOUX, 30^e bataillon de chasseurs : a demandé à prendre le commandement des cisailles et grenadiers de sa section pour les conduire à l'assaut de l'ennemi ; amputé des deux jambes, à la suite de l'éclatement d'un obus, a montré une force de caractère et un sang-froid peu communs. Est mort des suites de ses blessures.

Caporal MAMMESSIER, 30^e bataillon de chasseurs : a coupé un réseau de fils de fer sous un feu violent et, ayant eu tous ses patrouilleurs tués, est resté à son poste et ne s'est replié que par ordre ; a été blessé.

Caporal MERCIER, 14^e bataillon de chasseurs : séparé momentanément de sa section, au moment de l'attaque, s'est placé résolument à la tête de deux autres sections d'un autre bataillon privés de chefs, et les a entraînées en avant, donnant l'exemple de la plus grande bravoure et d'un mépris absolus de la mort ; est tombé grièvement blessé.

Chasseur PONSARD, 30^e bataillon : s'est toujours fait remarquer comme agent de liaison pour son inlassable dévouement ; au plus fort du bombardement s'est présenté spontanément pour porter un ordre sur la ligne de feu ; a été grièvement blessé.

Chasseur LAURENT, 30^e bataillon : sous un feu violent, a pris sur son dos son chef de section gravement blessé pour le transporter à l'abri ; avait donné de nombreuses preuves de bravoure et de sang-froid depuis le début de la campagne.

Chasseur RECOUREA, 30^e bataillon : attitude remarquable au feu, tirant debout sur la tranchée pour être plus sûr de mieux voir ; a été blessé alors qu'il déployait une activité des plus louables.

Chasseur PERTOTIN, 30^e bataillon : à l'assaut d'une position ennemie les gradés de sa section étaient tombés, par l'exemple d'un entraînement endiablé et par ses cris de « En avant, vive la France, mort aux boches ! », a brillamment entraîné ses camarades et a continué sans arrêt le mouvement en avant de la section malgré un feu violent des mitrailleuses ennemis.

Chasseur CHAMBON et NICOLAS, 30^e bataillon : après avoir fait preuve, au cours du relevement de nombreux blessés, d'un très grand dévouement, se sont portés en avant des lignes, sous le feu d'une mitrailleuse, à la recherche du corps d'un capitaine atteint mortellement et l'ont ramené donnant ainsi un bel exemple d'abnégation et de mépris du danger.

Chasseur LIVACHE, 14^e bataillon : grièvement blessé et restant étendu à demi noyé dans la boue, sous un feu violent d'artillerie, a eu le courage et le sang-froid d'appeler un officier pour lui signaler qu'avant de perdre ses forces, il avait pu trainer les caisses d'outils de sa section de mitrailleuses et les mettre à l'abri.

Canonier TRUCHE, 1^e d'artillerie de montagne : blessé et pris sous les décombres de son abri, a tenu à reprendre son poste après que la pièce avait été dégagée et installée en terrain découvert, sans même se faire panser, alors qu'il avait encore des éclats d'obus dans une plaie à la figure.

Canonier BOURTE, au 44^e d'artillerie : l'abri de sa pièce ayant été démolie et le chef de pièce tué, a pris le commandement et a continué le tir en pointant avec une précision parfaite.

Chasseur SYMIAN-MERMIER, 30^e bataillon : s'est porté seul en avant de la ligne de tirailleurs et a sonné la charge l

Soldat DECLINAND, 6^e d'infanterie coloniale : s'est bravement élançé le 11 août avec une poignée de camarades à l'assaut de la position ennemie ; a poussé seul jusqu'à la tranchée ennemie, où il a été blessé sérieusement.

Soldat FLAURIEL, 6^e d'infanterie coloniale : le 11 août, a donné un bel exemple d'énergie et de sang-froid. A réussi à sauver une mitrailleuse dans la trainant sur un parcours de 60 mètres en dehors des tranchées, sous un feu très nourri de deux mitrailleuses allemandes.

Soldat LE BRUN, 6^e d'infanterie coloniale : blessé une première fois, est allé se faire panser et est revenu reprendre sa place dans la tranchée. A été blessé grièvement une deuxième fois en défendant courageusement un petit poste avancé.

Soldat LEMERRE, 1^{er} d'infanterie coloniale : placé derrière un barrage et chargé d'en défendre l'approche, à coups de pétards, a accompli sa tâche pendant plusieurs heures sans un instant de repos, ni de défaillance. Blessé le matin, n'a quitté son poste pour se faire panser que quand l'ennemi fut repoussé. Est revenu aussitôt reprendre son poste et a été de nouveau blessé grièvement au cours d'une nouvelle attaque.

Soldat SALAENS, 155^e d'infanterie : au cours d'une attaque allemande avec des liquides enflammés, s'est distingué par sa ténacité dans la défense des boyaux, a tué deux Allemands, a été lui-même blessé d'un coup de crosse, est revenu après avoir été pansé et n'a quitté sa place que sur l'ordre de ses chefs.

Soldat VIGNOL, 168^e d'infanterie : au cours d'une attaque à la baïonnette, s'est élançé pour secourir son lieutenant qui venait d'être blessé. A été tué en accompagnant cet acte de courage.

Soldat GERMAIN, 6^e d'infanterie coloniale : chargé d'empêcher les Allemands de déboucher par un boyau, n'a cessé de tenir tête à ceux qui voulaient forcer le passage en jetant des grenades, les a fait reculer. N'a quitté son poste qu'après avoir été grièvement blessé.

M. BOUCQUILLON, adjoint, faisant fonctions de maire : a été tué d'un obus alors que, sous le bombardement, il circulait dans la ville pour remplir les devoirs de sa charge municipale.

La famille HUGUENIN (M. HUGUENIN, sa femme et ses trois filles) : s'est prodiguée pendant les journées des 7, 8 et 9 septembre 1914, pour recueillir nos blessés. Sous un bombardement violent, elle a aidé les médecins à les soigner, mettant avec une générosité sans réserve, toutes ses ressources à leur disposition. Cette famille a donné l'exemple du plus beau courage et du plus complet dévouement. La Croix de guerre sera attribuée à M. Huguenin.

Caporal PIRE, 94^e d'infanterie : le 3 juillet 1915, au cours d'une attaque à la baïonnette à laquelle il s'était joint volontairement, a magnifiquement entraîné ses camarades jusqu'à la tranchée ennemie, sur le parapet de laquelle il est tombé mortellement frappé.

Soldats BORNENS, GANNAT et GRANIER, 6^e d'infanterie coloniale : par leur audace et leur énergie, ont contribué à arrêter un fort groupe d'Allemands qui avaient fait irruption dans la tranchée et menaçaient de cerner la compagnie un moment privée de liaison avec le reste du bataillon. Ont ramené le corps de leur capitaine tombé près des lignes allemandes.

Capitaine CHAMOUX, 6^e d'infanterie coloniale : gradé d'une bravoure exceptionnelle, n'a pas hésité pendant les journées des 11 et 12 août, à traverser le terrain battu par la fusillade pour transmettre des ordres et assurer le ravitaillement en pétards. A pu ramener deux hommes qui étaient prisonniers des Allemands.

Soldat CHANUT, 6^e d'infanterie coloniale : au cours d'une contre-attaque, a sauté le premier dans une tranchée occupée par l'ennemi, a réussi à le repousser à coups de pétards en entraînant avec lui ses camarades à qui il a donné un brillant exemple d'énergie et de courage.

Capitaine JACQUIER, 6^e d'infanterie coloniale : officier d'une énergie et d'une bravoure exemplaires. Le 2 septembre 1914 au col de X... malgré deux blessures graves, est resté à la tête de sa compagnie, a su communiquer à tous son indomptable énergie et

a puissamment contribué au succès de la journée.

Lieutenant-colonel KOCH, 33^e d'infanterie coloniale : chargé avec son régiment, le 33^e colonial, d'exécuter des travaux avancés pendant la période du 24 août au 8 septembre 1915, a rempli la tâche qui lui était assignée avec beaucoup de méthode, de sang-froid et d'énergie, réussissant ainsi les pertes de son régiment au minimum, sur un terrain complètement entouré par les lignes ennemis et soumis à des feux de front, de flanc et d'enfilade.

Captaine EDEL, état-major d'une division coloniale : à l'état-major d'une division, chargée d'exécuter des travaux avancés, a rempli pendant quinze jours, du 24 août au 8 septembre, au péril de sa vie, avec un absolument mépris du danger, les missions les plus délicates et les plus périlleuses s'exposant bravement sur un terrain constamment battu par les feux d'artillerie et d'infanterie ennemis.

Sergeant PAULY, service aéronautique : le 7 septembre n'a pas hésité à attaquer un avion ennemi plus rapide et mieux armé qui survolait nos lignes. S'était déjà fait remarquer au cours de reconnaissances et de réglages de tir à longue portée particulièrement longs et difficiles et bien qu'ayant été soumis à de violents bombardements (son appareil a reçu 37 éclats d'obus) il a toujours mené jusqu'au bout l'accomplissement de ses missions, faisant preuve de remarquables qualités de courage, de sang-froid autant que d'habileté professionnelle.

Maréchal des logis VIOLET, service aéronautique : le 7 septembre, avec un tout jeune observateur, a fait tête à un aviaire rapide et bien armé qui son appareil ait été atteint d'une dizaine de balles de mitrailleuses, a continué la lutte jusqu'à épaulement de ses munitions, avec un courage, un sang-froid et une habileté remarquables. S'était déjà fait remarquer les jours précédents en se portant à l'attaque de 3 avions ennemis en deux jours dans des conditions défavorables.

Soldat QUETTE, service aéronautique : ayant eu un doigt complètement arraché par une hélice, alors qu'il réarmait sa mitrailleuse enrayée au cours d'un tir en vol, a montré sa main mutilée à son pilote en souriant et a continué à tirer faisant ainsi preuve d'un courage et d'une énergie qui ne se sont pas démentis un seul instant.

Sous-lieutenant WEILLER, service aéronautique : rend les plus remarquables services, tant comme pilote que comme observateur.

A livré combat très fréquemment à des avions ennemis et leur a toujours imposé sa supériorité. Le 11 septembre après avoir soutenu successivement contre plusieurs avions une lutte prolongée, au cours de laquelle son appareil avait reçu plusieurs balles, s'est porté au secours d'un autre avion, dont la mitrailleuse était enrayée et l'a dégagé.

Adjudant MARTY, 37^e d'infanterie coloniale : sur le front depuis le mois de septembre 1914, s'est brillamment conduit au cours des combats livrés du 1^{er} au 4 mars 1915. A donné le plus bel exemple d'esprit de sacrifice en restant à son poste par un froid très rigoureux, malgré une congélation complète des pieds. N'a consenti à se laisser évacuer que lorsque, terrassé par le mal, il fut dans l'impossibilité absolue d'assurer son service. A dû subir l'amputation de neuf orteils.

Adjudant-chef KLOETZEL, 33^e d'infanterie coloniale : le 12 août 1915, la tranchée de première ligne tenue par sa section, ayant été bouleversée par un violent bombardement, et la fraction qui occupait un poste d'écoute s'était trouvée isolée, a fait preuve d'énergie et de sang-froid en maintenant chacun à sa place, et de mépris du danger, en se portant résolument au poste d'écoute sous le feu de l'ennemi, afin de se rendre compte de la situation. A été grièvement blessé en y allant, et a dit à ses hommes au moment où il était évacué : « Si je meurs, c'est pour la France ». Mort des suites de ses blessures.

Sergeant MAHÉ, 37^e d'infanterie coloniale : le 15 octobre 1914, au cours de l'attaque, d'une position allemande, commandant une patrouille chargée d'éclairer le flanc droit du bataillon, s'est avancé avec deux soldats jusqu'au reseau de fils de fer de l'ennemi avec une intrépidité qui a fait l'admiration de tous. A été tué alors qu'à l'aide d'une cisaille il tentait de se frayer un passage au travers de l'obstacle.

Capitaine JACQUIER, 6^e d'infanterie coloniale : officier d'une énergie et d'une bravoure exemplaires. Le 2 septembre 1914 au col de X... malgré deux blessures graves, est resté à la tête de sa compagnie, a su communiquer à tous son indomptable énergie et

Sergeant BIERE, 37^e d'infanterie coloniale : le 25 juin 1915, a bravement conduit ses hommes à l'assaut les encourageant sous une véritable pluie de fer. Tué à la tête de sa section.

Sergeant LAPADU, 37^e d'infanterie coloniale : depuis un an qu'il participe à la campagne, a fait constamment preuve de vaillance ; le 25 août 1915 notamment en circulant sans cesse, afin de vérifier le service des guetteurs sous un violent bombardement, est tombé mortellement frappé.

Caporal LARCHE, 37^e d'infanterie coloniale : le 23 juin 1915, faisant partie de l'équipe de grenadiers précédant sa compagnie marchant à l'attaque, a exécuté bravement sa mission, se signalant à l'attention de tous par son courage et son sang-froid. Blessé mortellement au cours de l'action.

Soldat LALANNE, 37^e d'infanterie coloniale : déjà blessé de trois balles, le 22 août 1914, puis par une grenade, le 8 juillet 1915, ne cesse de donner un superbe exemple d'intégrité. S'est encore fait remarquer, le 23 août 1915, par le courage avec lequel il portait des ordres sous un intense bombardement de nos lignes par l'artillerie ennemie ; a été, ce même jour, contusionné par éclat d'obus.

Soldat EUGENE, 37^e d'infanterie coloniale : soldat d'une bravoure exceptionnelle, recherchant toutes les occasions de se distinguer. Le 25 août, occupant, sur sa demande, le poste de guetteur le plus périlleux, sous un violent bombardement, y est tombé mortellement.

Soldat BELIN, 35^e d'infanterie coloniale : soldat très courageux, toujours volontaire pour les missions dangereuses ; le 19 août 1915, s'est porté sous les obus et les balles au secours de son sergent et d'un camarade ensevelis sous un amas de terre ; enfin, le 21 août, au cours d'un violent bombardement par obus et par torpilles, est resté tranquillement à son poste de veilleur, où il a eu une jambe broyée et l'autre gravement atteinte par l'explosion d'une torpille. Mort des suites de ses blessures.

Soldat MOISAN, 37^e d'infanterie coloniale : le 23 juin 1915, s'est précipité un des premiers à l'assaut d'une tranchée ennemie, sur le parapet de laquelle il est tombé mortellement frappé.

Soldat BERNADET, 37^e d'infanterie coloniale : le 23 juin 1915, s'est précipité un des premiers à l'assaut d'une tranchée ennemie, sur le parapet de laquelle il est tombé mortellement frappé.

Soldat ROLLAND, 37^e d'infanterie coloniale : soldat remarqué par le calme et le sang-froid dont il a fait preuve même dans les circonstances les plus difficiles ; désigné, sur sa demande, comme observateur, le 24 août, sur nos lignes avancées alors que celles-ci étaient évacuées en raison de notre propre tir d'artillerie, a été tué glorieusement à son poste d'observation.

Soldat DOUARRE, 35^e d'infanterie coloniale : le 19 août 1915, pendant un violent bombardement, est resté à son poste bien que blessé à la cuisse d'un éclat d'obus ; une demi-heure après, a été enseveli par une explosion d'obus, et après avoir été retiré, contusionné, est resté encore à son poste ; enfin, peu après, a aidé son caporal à relever sous les balles et les obus le parapet de la tranchée qui venait d'être démolie.

Mme CARREL-BILLIARD, infirmière-major à l'hôpital n° 21 à Compiègne : a dirigé à Compiègne l'installation d'un hôpital modèle et des laboratoires qui y sont annexés au nom de l'institut Rockefeller. S'est dévouée aux blessés qui y sont traités et qui sont par principe sélectionnés parmi les plus graves ; est restée l'âme de cette formation malgré les bombardements de la ville par la grosse artillerie.

Mme JACQUET, veuve CHIBERT, infirmière-major à l'hôpital auxiliaire n° 105 à Compiègne : a rempli avec le plus grand zèle, depuis l'ouverture de l'hôpital n° 105 à Compiègne, même pendant l'occupation allemande, ses fonctions d'infirmière-major et de directrice du service des infirmières et a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid pendant les bombardements de Compiègne.

Mme Jeanne LECONTE, infirmière à l'hôpital auxiliaire n° 105, à Compiègne : a rempli ses fonctions de chef de salle depuis l'ouverture de l'hôpital n° 105, à Compiègne, même pendant l'occupation allemande. A tenu son

service avec une régularité, un sang-froid et une intelligence parfaite, malgré des bombardements de grosse artillerie.

Mme Marthe LAMBERT, aide infirmière à l'hôpital auxiliaire n° 105, à Compiègne : a donné ses soins aux malades et blessés avec le plus grand dévouement depuis l'ouverture de l'hôpital, même pendant l'occupation allemande. A contracté au chevet des malades la fièvre typhoïde et a repris son service aussitôt sa guérison, continuant à l'assurer pendant les bombardements de Compiègne par la grosse artillerie allemande.

Mme la baronne FAIN, infirmière major, présidente du comité de Compiègne : est restée à son poste pendant l'occupation allemande, et a fait face aux différentes difficultés de tout genre avec sang-froid, énergie et une attitude pleine de dignité et de fermeté, se tenant prête à toutes les éventualités, et reconfortant sans cesse son personnel. N'a pas quitté ses fonctions depuis le début de la guerre, malgré les bombardements ennemis.

Mme CLÉRET, infirmière-major à l'hôpital annexe du collège (Compiègne) : a fait campagne au Maroc. Est restée à son poste pendant l'occupation allemande, a organisé au prix de difficultés sans nombre l'hôpital du collège de Compiègne qu'elle n'a cessé de diriger depuis sa fondation avec un dévouement digne d'éloges et malgré des bombardements de grosse artillerie.

Mme Jeanne BARBIER, infirmière-major à l'hôpital annexe du Palais de Compiègne : est restée à son poste pendant l'occupation allemande. A dirigé à l'hôpital 34 à Compiègne pendant cette occupation avec une énergie et une attitude peu communes et n'a pas un seul jour, depuis le début de la guerre, quitté ses fonctions malgré des bombardements de grosse artillerie.

Mme TRIVIOZ, en religion, sœur JEANNE-MARIE, supérieure du couvent de la Compassion (hôpital annexe du Palais de Compiègne). Au moment où les allemands allaient occuper Compiègne, a refusé de quitter son couvent, se tenant ainsi résolue et prête à toutes les éventualités. A mis tout son personnel à la disposition du service de santé, en a imposé aux Allemands par son attitude digne et ferme, et n'a cessé depuis le début de la guerre de consacrer à l'œuvre des bles- sés son temps et les ressources de la communauté avec un dévouement et une intelligence au-dessus de tous éloges et cela, malgré les bombardements de grosse artillerie.

Mme HERMANN, infirmière à l'hôpital annexe du Palais de Compiègne : est restée à son poste pendant l'occupation allemande de Compiègne. S'est consacrée aux soins des grands blessés de l'hôpital 34 depuis le début de la guerre avec un courage et une énergie qui ne se sont jamais démentis, et cela malgré les efforts de l'ennemi.

Capitaine RENAUD, 14^e bataillon de chasseurs : officier d'une très grande valeur ; par ses superbes qualités, a conquis l'adoration de ses chasseurs ; le 20 juillet, malgré un bombardement violent sur les tranchées de sa compagnie, a fait sortir une à une ses sections qui se portaient à l'attaque ; a entraîné ensuite sa compagnie malgré de très lourdes pertes à l'assaut d'une position ennemie formidable, l'électrisant par son exemple, son élan et son mépris absolu du danger.

Capitaine CHEVALIER, 14^e bataillon de chasseurs : a conduit au feu sa compagnie remarquablement préparée à tous les points de vue et a fait preuve d'un superbe élan ; blessé, a conservé son commandement.

Capitaine REY-GIRAUD, lieutenant FORTIN : sous-lieutenant BRUN, 54^e bataillon de chasseurs : sont morts pour la France en entraînant leurs chasseurs à l'assaut d'un fortin ennemi avec le plus grand dévouement et le plus grand courage.

Sergent ALBRAND, 54^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'un merveilleux sang-froid, a été glorieusement frappé alors qu'il faisait installer sa mitrailleuse à moins de 30 mètres d'un fortin ennemi.

Sergent IMBERT, 54^e bataillon de chasseurs : a fait preuve du plus grand dévouement et d'un parfait sang-froid, en allant couper des fils de fer dans un endroit qu'il savait très dangereux, pour frayer un passage à sa section ; a été mortellement frappé en accomplissant sa mission.

Maréchal des logis DURAND-PALAZ, 1^{er} d'artillerie de montagne : son abri de pièce ayant été démolie par un obus de gros calibre, a dégagé immédiatement sa pièce, l'a installée en terrain découvert, et a continué le tir sous le bombardement, avec le plus parfait sang-froid.

Maréchal des logis DEFROYENNE, 1^{er} d'artillerie de montagne : a toujours montré le plus grand mépris du danger ; particulièrement les 17 et 18 août, a continué le tir de sa pièce sous un bombardement violent qui a blessé tous les servants.

1

Maréchal des logis CLAIS, 1^{er} d'artillerie lourde : très soucieux de son devoir, a parti-

grâce à son calme, à faire continuer des tirs de précision.

Lieutenant SONNOIS, 14^e bataillon de chasseurs : officier modèle, possédant à un haut degré les plus belles vertus militaires ; soldat de cœur et de race, aimé

cipé lui-même au service de sa pièce pour activer le tir et continuer le feu malgré un bombardement intense.

Marechal des logis PAPIER, 1^{er} d'artillerie lourde: a assuré le service de sa pièce avec calme et courage sous un bombardement intense; s'est résolument porté à découvert au secours d'hommes de la batterie voisine en se relevant sous un abri effondré par un obus ennemi de gros calibre.

Marechal des logis COTTON, 1^{er} d'artillerie lourde: déjà blessé deux fois depuis le début de la campagne, a pendant deux jours de bombardement, transmis les commandements aux pièces dans les conditions les plus périlleuses et avec le plus grand sang-froid.

Sous-lieutenant ROLAND, escadrille C. 9: a eu une très belle attitude au feu le 28 août 1914. Avec un réel mépris du danger, a porté à plusieurs reprises des ordres dans un moment critique, sous une pluie de mitraille et a été grièvement blessé.

Adjudant LAPORTE, escadrille M. F. 45: excellent sous-officier et excellent pilote. Depuis trois ans dans l'aviation, a, depuis le début de la campagne, accompli 210 heures de vol au-dessus de l'ennemi. À toujours rempli avec hardiesse et succès les missions les plus périlleuses. A eu son appareil souvent atteint par les projectiles ennemis, notamment les 12 et 25 août 1915 en faisant un réglage qu'il a poursuivi jusqu'au bout malgré la détérioration de son appareil. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Lieutenant BEAU, 60^e d'artillerie: modèle de bravoure et d'entrain. A brillamment commandé une batterie de tranchée pendant l'attaque du 9 mai 1915. A chargé ensuite avec l'infanterie une canne à la main. Evacué à la suite d'une blessure, a refusé de bénéficier d'un congé de convalescence pour rejoindre à peine rétabli.

Brigadier REMY, 17^e chasseurs: brigadier infirmier d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Déjà cité à l'ordre deux fois pour sa belle conduite antérieure. Le 20 juin, est resté impassible toute la journée sous une grêle d'obus, relevant et pansant les blessés, les installant lui-même sur les brancards, avec un superbe mépris du danger.

Brigadier ROUZEYRE, 19^e dragons: s'est porté jusqu'aux fils de fer ennemis pour protéger le transport du corps d'un de ses camarades et malgré une grave blessure à la main, a continué à diriger l'arrière-garde. Est rentré le dernier dans nos lignes.

Sous-lieutenant REYNAUD, 14^e bataillon de chasseurs: n'a cessé de se faire remarquer depuis le commencement de la campagne; blessé, a continué à soutenir la vaillance des ses chasseurs, sous un effroyable bombardement et a été blessé une deuxième fois.

Sous-lieutenant COMTE, 14^e bataillon de chasseurs: a vigoureusement enlevé sa section à l'assaut des tranchées ennemis et est tombé glorieusement au champ d'honneur, à 30 mètres des tranchées ennemis.

Sous-lieutenant PLANET, 14^e bataillon de chasseurs: quoique blessé, a conservé le commandement de sa section pendant toute la nuit, sans même se faire panse, ne s'est rendu, au poste de secours que sur l'ordre de son capitaine, se faisant une fois de plus remarquer par sa superbe bravoure.

Soldat GRANGER, 26^e d'infanterie: blessé le 5 novembre 1914, en combattant courageusement au poste dont il faisait partie.

Soldat MALLET, 26^e d'infanterie: le 19 décembre 1914, étant détaché d'une patrouille et blessé au bras, a continué à riposter au feu très vif dirigé sur lui, et a réussi à rallier le gros de sa patrouille, tous ses effets percés par les balles.

Captaine DELABORDE, 30^e bataillon de chasseurs: jeune officier d'une haute valeur morale et d'une rare conscience; après avoir conduit brillamment, en tête du bataillon, l'assaut de sa compagnie sur une forte position ennemie, a été tué en préparant l'organisation du terrain conquis.

Captaine BERTRAND, 30^e bataillon de chasseurs: officier déjà décoré et cité pour ses belles qualités militaires; a été tué en donnant l'assaut à la tête de sa compagnie qu'il entraînait par sa remarquable attitude.

Captaine DE FABRY-FABRÉGUES, 30^e bataillon de chasseurs: officier déjà remarqué pour sa haute valeur morale et ses belles qualités militaires; a été tué en donnant l'assaut à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à travers les réseaux de fer ennemis.

Lieutenant GIACOMONI, 30^e bataillon de

chasseurs: officier très remarquable par son attitude au feu. A été tué en entraînant brillamment son peloton à l'assaut.

Lieutenant THOURET, 14^e bataillon de chasseurs: a assuré le service de sa pièce avec calme et courage sous un bombardement intense; s'est résolument porté à découvert au secours d'hommes de la batterie voisine en se relevant sous un abri effondré par un obus ennemi de gros calibre.

Marechal des logis COTTON, 1^{er} d'artillerie lourde: déjà blessé deux fois depuis le début de la campagne, a pendant deux jours de bombardement, transmis les commandements aux pièces dans les conditions les plus périlleuses et avec le plus grand sang-froid.

Sous-lieutenant CORSEL, 30^e bataillon de chasseurs: après avoir pris le commandement de sa compagnie sous le feu, a superbement organisé la position conquise; a été tué à son poste pendant un violent bombardement.

Sous-lieutenant DUPIN, 30^e bataillon de chasseurs: a été tué à la tête de sa section sur les tranchées mêmes de l'ennemi où il avait brillamment entraîné sa troupe.

Sous-lieutenant BULLIARD, 30^e bataillon de chasseurs: a été glorieusement frappé, alors que, par son énergie, il maintenait sa section sous le feu et les grenades d'une contre-attaque ennemie.

Sous-lieutenants SIMONEAU et BLANCHON, 30^e bataillon de chasseurs: excellents officiers, d'un entrain remarquable; ont été tués en lançant leur section à l'assaut d'une très forte position ennemie.

Sous-lieutenant MICHEL, 30^e bataillon de chasseurs: a brillamment entraîné sa section à l'assaut, obligé de s'arrêter devant les réseaux du fils de fer ennemis, a été tué en parcourant le front de sa section pour indiquer l'emplacement de la tranchée qu'il voulait établir.

Lieutenant JOURNOT, 30^e d'infanterie: officier énergique, brave et dévoué, tué à la tête de sa troupe en exécutant une reconnaissance de nuit particulièrement délicate dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1915.

Lieutenant ROGER, 62^e d'artillerie: officier énergique qui a secondé son capitaine avec un sang-froid admirable dans une lutte très vive engagée le 21 août 1914 par sa batterie contre trois batteries ennemis. Chargé de protéger la retraite, est tombé le 22 août 1914 à côté de ses pièces.

Lieutenant MICHEL, 62^e d'artillerie: officier adjoint au chef d'escadrille, a fait preuve des plus belles qualités d'initiative et de courage pendant les différents combats auxquels il a pris part. N'a pas hésité, le 22 août 1914, à sauter sur l'atelage de tête d'une pièce dont les conducteurs étaient tous tombés. S'est fait tuer en ramenant cette pièce dans nos lignes.

Sous-lieutenant NYEGAARD, 62^e d'infanterie: blessé le 4 décembre, au cours d'une attaque dans laquelle il a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid.

Soldat DELETANG, 26^e d'infanterie: blessé le 4 décembre, au cours d'une attaque dans laquelle il a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid.

Soldat BENOIT, 50^e bataillon de chasseurs: chasseur d'élite, remarquable par son courage. Grièvement blessé une première fois, l'a été très grièvement une deuxième fois le 27 août 1915, au cours d'une patrouille qu'il avait poussée jusque dans les réseaux de fils de fer ennemis.

Sous-lieutenant COMTE, 14^e bataillon de chasseurs: a vigoureusement enlevé sa section à l'assaut des tranchées ennemis et est tombé glorieusement au champ d'honneur, à 30 mètres des tranchées ennemis.

Sous-lieutenant PLANET, 14^e bataillon de chasseurs: quoique blessé, a conservé le commandement de sa section pendant toute la nuit, sans même se faire panse, ne s'est rendu, au poste de secours que sur l'ordre de son capitaine, se faisant une fois de plus remarquer par sa superbe bravoure.

Sous-lieutenant BECQUEY, 12^e dragons: blessé d'un éclat d'obus, le 2 septembre 1915, et à demi enterré sous un amas de terre qui obstruait l'entrée d'un abri, a donné un bel exemple de sang-froid et d'abnégation en refusant de se laisser soigner avant que son service n'ait été assuré.

Marechal des logis JACQUOT, 12^e dragons: a fait preuve depuis le début de la campagne de beaucoup de courage et d'entrain. Blessé très grièvement le 2 septembre 1915 par des éclats d'obus, a donné l'exemple du sang-froid et de l'énergie.

Sergent BENÉ, 22^e d'infanterie: sous-officier d'un courage admirable et d'une belle énergie. Le 9 septembre 1915, chargé de la protection d'un ouvrage avancé, a été blessé mortellement en se maintenant à quinze mètres des sentinelles ennemis qui dirigeaient sur son détachement un feu nourri bien ajusté.

Sergent CHEVALLET, 22^e d'infanterie: sous-officier d'une grande bravoure, montrant au feu une attitude exemplaire. Tué d'une balle dans la tête le 9 septembre 1915 en assurant, sous une fusillade violente, la protection d'un ouvrage avancé.

Sergent-major MASCRÉ, 30^e bataillon de chasseurs: sous-officier d'une rare énergie; le 20 juillet, avec son équipage de cisailles, précédé la colonne d'assaut, avec un entrain superbe; arrêté par un réseau sous bois, le fit cisiller malgré le feu des mitrailleuses;

a été glorieusement frappé au cours de cette opération.

Sergent BUTIN, 30^e bataillon de chasseurs: a fait preuve dans des circonstances difficiles d'un sang-froid et d'un courage qui ont fait l'admiration de tous; à quatre reprises, a entraîné sa section à l'assaut d'une position fortifiée sous un feu violent de mitrailleuses.

Sergent GOUTTEBEL, 30^e bataillon de chasseurs: remarquable sergeant de section de mitrailleuses, faisant preuve de beaucoup d'initiative, de coup d'œil et d'entrain. A été blessé en plaçant en première ligne une mitrailleuse dont la présence a raffermi la défense un instant ébranlée.

Sergent JAVOUHEY, 30^e bataillon de chasseurs: a participé avec beaucoup d'entrain à la mise en batterie d'une mitrailleuse sous un feu violent, en première ligne, au moment d'une contre-attaque.

Sergent COSTE, 14^e bataillon de chasseurs: en tête de sa section, a sauté dans la tranchée ennemie avec une indomptable énergie et un courage à toute épreuve; a assuré la maintien de la position conquise et s'est imposé à tous par sa valeur; le lendemain, faisant lui-même la liaison entre le capitaine et la compagnie, sous un feu violent, a été grièvement blessé.

Sergent FIVEL, 14^e bataillon de chasseurs, atteint de plusieurs blessures, a conservé le commandement de sa section; est tombé en criant: « En avant ! en avant ! » jusqu'à ce que tous ses chasseurs aient atteint l'objectif fixé.

Caporal GADANT, 30^e bataillon de chasseurs: alors qu'il entraînait sa demi-section à l'assaut avec un entraînement indomptable, a été frappé mortellement et est tombé en s'écriant: « Marchez, en avant, vive la France ! » Ait déja été cité pour sa bravoure.

Lieutenant JOURNOT, 30^e d'infanterie: officier énergique, brave et dévoué, tué à la tête de sa troupe en exécutant une reconnaissance de nuit particulièrement délicate dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1915.

Lieutenant ROGER, 62^e d'artillerie: officier énergique qui a secondé son capitaine avec un sang-froid admirable dans une lutte très vive engagée le 21 août 1914 par sa batterie contre trois batteries ennemis. Chargé de protéger la retraite, est tombé le 22 août 1914 à côté de ses pièces.

Captaine MICHEL, 62^e d'artillerie: officier adjoint au chef d'escadrille, a fait preuve des plus belles qualités d'initiative et de courage pendant les différents combats auxquels il a pris part. N'a pas hésité, le 22 août 1914, à sauter sur l'atelage de tête d'une pièce dont les conducteurs étaient tous tombés. S'est fait tuer en ramenant cette pièce dans nos lignes.

Sous-lieutenant NYEGAARD, 62^e d'infanterie: jeune officier plein d'allant. A secondé son capitaine avec beaucoup de sang-froid, le 21 août 1914, dans une lutte très vive engagée par sa batterie contre trois batteries ennemis. Chargé de protéger la retraite, a été frappé mortellement et est tombé en s'écriant: « Marchez, en avant ! »

Sous-lieutenant BECQUEY, 12^e dragons: blessé d'un éclat d'obus, le 2 septembre 1915, et à demi enterré sous un amas de terre qui obstruait l'entrée d'un abri, a donné un bel exemple de sang-froid et d'abnégation en refusant de se laisser soigner avant que son service n'ait été assuré.

Sous-lieutenant BECQUEY, 12^e dragons: blessé d'un éclat d'obus, le 2 septembre 1915, et à demi enterré sous un amas de terre qui obstruait l'entrée d'un abri, a donné un bel exemple de sang-froid et d'abnégation en refusant de se laisser soigner avant que son service n'ait été assuré.

Sous-lieutenant BECQUEY, 12^e dragons: blessé très grièvement le 2 septembre 1915 par des éclats d'obus, a donné l'exemple du sang-froid et de l'énergie.

Sergent BENÉ, 22^e d'infanterie: sous-officier d'un courage admirable et d'une belle énergie. Le 9 septembre 1915, chargé de la protection d'un ouvrage avancé, a été blessé mortellement en se maintenant à quinze mètres des sentinelles ennemis qui dirigeaient sur son détachement un feu nourri bien ajusté.

Sergent CHEVALLET, 22^e d'infanterie: sous-officier d'une grande bravoure, montrant au feu une attitude exemplaire. Tué d'une balle dans la tête le 9 septembre 1915 en assurant, sous une fusillade violente, la protection d'un ouvrage avancé.

Sergent-major MASCRÉ, 30^e bataillon de chasseurs: sous-officier d'une rare énergie; le 20 juillet, avec son équipage de cisailles, précédé la colonne d'assaut, avec un entrain superbe; arrêté par un réseau sous bois, le fit cisiller malgré le feu des mitrailleuses;

a été glorieusement frappé au cours de cette opération.

Soldat REVOL-COCAGNON, 22^e d'infanterie: patrouilleur d'une grande bravoure. Le 6 septembre 1915, étant à l'extrême pointe d'une reconnaissance chargée de situer un ouvrage allemand, s'est avancé jusqu'au réseau ennemi. Blessé grièvement, s'est trainé à vingt mètres en arrière pour rendre compte de sa mission.

Capitaine VANDUICK, escadrille M. F. 45: pilote hardi et adroit, qui, par ses belles qualités de commandement et par son exemple quotidien, a entraîné les pilotes de son escadrille qui a rendu les services les plus signalés. Les 19 et 29 juillet, est allé seul à bord lancer deux obus de 220 sur un quartier général et un terrain d'aviation ennemis. A eu les deux fois son appareil atteint par des éclats d'obus.

Capitaine DUBREUIL, 37^e d'infanterie: officier d'une rare énergie, a été mortellement blessé le 16 septembre 1914 au moment où il entraînait brillamment à l'assaut sa compagnie dont on lui avait confié le commandement.

Sergent AYMARD, 40^e d'infanterie: sous-officier ardent et entraîné, a toujours donné un bel exemple de courage et de dévouement dans toutes les missions périlleuses qui lui ont été confiées. A trouvé la mort en dirigeant la pose d'un réseau de fils de fer à proximité de l'ennemi.

Aspirant MANIGUET, faisant fonctions de médecin auxiliaire, 30^e rég. d'infanterie: au cours d'un violent bombardement n'a pas hésité à se porter au secours des blessés et a été lui-même grièvement atteint. A succombé à ses blessures.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur:

Au grade d'officier.

Lieutenant-colonel BOUSSAT, commandant une brigade de chasseurs: a fait preuve, dans les nombreux combats menés par sa brigade depuis plusieurs mois, d'une belle énergie, de beaucoup de coup-d'œil et d'une grande bravoure. Organisateur et chef de premier ordre.

Capitaine RUELLAND, 2^e de marche du 1^{er} étranger: officier très expérimenté, vigoureux et actif. Ancien de services et nombreuses campagnes. Sur le front depuis le mois de mai dernier, y commande énergiquement sa compagnie.

Colonel TANTOT, commandant une brigade: chef de corps remarquable, donnant à tous l'exemple du devoir, de l'endurance et du sang-froid dans les nombreuses circonstances où le régiment a été engagé. Vient de prendre le commandement d'une brigade et s'y anonce comme un vrai chef, allant, capable et ferme.

Chef de bataillon RIGNOT, 11^e d'infanterie:

Chef de bataillon MALVY, 9^e d'infanterie : très grièvement blessé le 24 août 1914 en chargeant à la tête de sa compagnie. Est revenu sur le front sans être guéri et s'est montré chef énergique, intelligent, actif, organisant avec une autorité et une compétence dignes des plus grands éloges tous les travaux dont il a été chargé, faisant preuve en toutes circonstances du plus grand sang-froid et du plus grand courage.

Au grade de chevalier.

Sous-lieutenant GUÉRIN, 22^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle et d'un dévouement absolu, s'offrant toujours pour accomplir les missions les plus périlleuses. Grièvement blessé, le 8 septembre 1914, est revenu sur le front, sur sa demande, incomplètement guéri. Le 25 septembre 1915, a affirmé, une fois de plus, sa vaillance en entraînant deux sections de mitrailleuses à l'attaque et a atteint son objectif en même temps que la première ligne d'infanterie. A maintenu son unité sous un bombardement intense d'artillerie lourde.

Sous-lieutenant COUTROT, 38^e d'artillerie : jeune officier très brillant sous tous les rapports, admirable d'entraînement et de vigueur ; s'est fait, dès son arrivée au corps, une réputation de bravoure poussée jusqu'à la ténacité. N'a jamais cessé de donner l'exemple. Atteint le 23 septembre 1915 d'un éclat d'obus qui a nécessité l'amputation de la cuisse droite.

Lieutenant BILLOT, état-major d'une division : excellent officier qui s'est signalé en plusieurs circonstances depuis le début de la campagne par son dévouement et sa bravoure. Déjà cité à l'ordre de la division. A donné une nouvelle preuve de son courage le 25 septembre 1915 en allant, sous un bombardement très violent, relever un blessé tombé aux abords du poste de commandement de la division. A été blessé à la tête dans cette circonstance.

Sous-lieutenant THIRIET, 31^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure et d'entraînement : excellent officier très brillant dans tous les combats auxquels il a pris part et a été grièvement blessé au cours d'un bombardement d'obus. Est allé lui-même reconnaître à proximité de l'ennemi une position importante sous un bombardement des plus violents, été blessé grièvement par un éclat d'obus au moment où il donnait des ordres pour l'occupation d'une position récemment conquise.

Sous-lieutenant de la TOUR, 48^e d'infanterie : officier très brave. Déjà blessé le 4 mai, est revenu sur le front à peine guéri. A été de nouveau blessé très grièvement le 8 septembre 1915.

Sous-lieutenant BURLOT, 48^e d'infanterie : s'est conduit très énergiquement au combat du 8 septembre 1915. Blessé grièvement à la jambe au début de l'action, est resté à son poste de combat en y maintenant ses hommes et a été blessé successivement de trois balles.

Sous-lieutenant CLÉMENT, 41^e d'infanterie : était au début de la guerre sous-officier dans le service de la justice militaire. Passé sur sa demande dans un corps de troupe. Officier énergique, brave et plein d'entraînement qui s'est signalé en toutes circonstances par son esprit de dévouement et son courage. Blessé le 16 février 1915, a été de nouveau atteint par un éclat d'obus le 6 octobre 1915 dans les tranchées de première ligne.

Lieutenant NICOLAZO DE BARMON, 147^e d'infanterie : officier très énergique, d'une haute valeur morale. Blessé une première fois, le 28 août 1914, a refusé de se laisser évacuer. Blessé grièvement une deuxième fois, le 8 septembre 1914, au cours d'une patrouille qu'il s'était offert volontairement à commander dans une zone dangereuse, a ordonné à ses hommes de le laisser sur place pour ne pas retarder la transmission des renseignements importants qu'il avait recueillis. A été relevé cinq heures après. Raccourcissement de la jambe qui l'empêche de reprendre le service.

Sous-lieutenant ROSE, 73^e d'infanterie : a été atteint, le 5 mai 1915, de cinq blessures, au cours d'un violent combat de grenades où il dirigeait avec un parfait sang-froid l'équipe de grenades de sa compagnie. Très grièvement blessé au genou gauche.

Sous-lieutenant RICHARD, 102^e d'infanterie : officier d'une bravoure remarquable. Déjà cité à l'ordre de l'armée et du corps d'armée. S'est distingué particulièrement au combat du 25 septembre 1915, où il a été atteint de deux blessures.

Lieutenant VIVET, 43^e d'infanterie : admirable entraîneur d'hommes, qui a donné sur le champ de bataille maintes preuves d'énergie et de courage. Grièvement blessé au bras, le 16 février 1915, et revenu sur le front, a été atteint, le 13 septembre 1915, au cours d'une reconnaissance hardie et périlleuse en avant des tranchées de première ligne, d'une blessure grave.

Chef de bataillon SCHLOSSER, 17^e d'infanterie : occupant avec son bataillon une position avancée de notre ligne, a habilement préparé l'attaque d'une position allemande fortifiée organisée et défendue par des troupes du 2^e rég. de la garde allemande ; a exécuté cette contre attaque avec énergie et rapidité, s'est emparé de la position et s'y est maintenu malgré le bombardement et les contre-attaques.

Capitaine GUERIN, 21^e d'infanterie : commandant la compagnie de mitrailleuses, est resté constamment en première ligne au cours des combats des 25 et 29 septembre 1915, faisant un emploi audacieux et judicieux de ses mitrailleuses.

Capitaine COURET, 33^e d'artillerie : officier d'une bravoure exceptionnelle. Le 8 octobre 1915, au cours d'une violente attaque ennemie, s'est maintenu auprès de ses pièces sous un violent bombardement pour mieux assurer les tirs de barrage et a été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant GUÉGAN, 11^e d'infanterie : officier plein de bravoure et d'entraînement. A remarquablement conduit sa compagnie le 25 septembre 1915, dont il a pris le commandement après que son capitaine eut été blessé. S'est dépassé sans compter les jours suivants, avec le plus parfait mépris du danger. Le 6 octobre 1915, a enlevé d'une manière superbe sa compagnie à l'assaut d'une position ennemie. A été très grièvement blessé de deux éclats d'obus, l'un à l'abdomen, l'autre à la tête, ce dernier a entraîné la perte de l'œil droit.

Chef de bataillon LAMARCHE, 137^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de l'armée le 5 juillet 1915, donné pendant toute la campagne l'exemple de la bravoure, de l'entraînement et de l'endurance. Est allé lui-même reconnaître à proximité de l'ennemi une position importante sous un bombardement des plus violents, été blessé grièvement par un éclat d'obus au moment où il donnait des ordres pour l'occupation d'une position récemment conquise.

Lieutenant VATIN, à l'état-major d'une brigade : ancien de services. Mobilisé sur sa demande le 2 août 1914, alors que sa situation le classait dans la non-disponibilité. A en maintes circonstances déployé beaucoup d'activité dans l'accomplissement de missions périlleuses. Pendant l'assaut du 25 septembre 1915 a fait preuve d'initiative pour maintenir la liaison entre l'état-major de la brigade et l'état-major de la division. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Lieutenant HUGON, 20^e bataillon de chasseurs : officier remarquablement énergique et brave, connaissant à fond son métier et le faisant sur le champ de bataille avec une ardeur et un coup d'œil remarquables. Dans la série des combats qui ont commencé le 25 septembre 1915 s'est toujours porté vivement en première ligne avec ses sections de mitrailleuses, a contribué à plusieurs reprises à flanquer le bataillon pendant sa marche en avant et a battu très efficacement sur le front les points dangereux des positions ennemis.

Capitaine VALETTE, 108^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, a assisté à toutes les affaires auxquelles le régiment a pris part. A brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut du 25 septembre 1915 au cours duquel il a été grièvement blessé.

Lieutenant GALLERY DE LA TREMBLAYE, 5^e d'infanterie : officier de liaison d'un courage et d'un dévouement absolus, a été enseveli et fortement contusionné par l'éclatement d'un obus en allant porter en première ligne un ordre du chef de corps.

Capitaine DALMAS, 67^e bataillon de chasseurs alpins : ne cesse de donner l'exemple du courage et du dévouement. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. S'est fait particulièrement remarquer au cours des attaques du 20 juillet 1915.

Sergent CHOCARNE, 6^e bataillon de chasseurs : excellent sous-officier ayant une très belle tenue au feu, d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Blessé légèrement les 29 octobre 1914, 17 février et 20 juin 1915. Blessé grièvement le 20 juillet 1915 en s'avant jusqu'aux tranchées allemandes garnies de défenseurs.

Sergent DALMAS, 67^e bataillon de chasseurs alpins : sous-officier superbe, d'une conduite au-dessus de tout élogie depuis le début de la campagne. A toujours été volontaire pour les missions périlleuses ; son chef ayant été blessé au cours d'une patrouille, a pris le commandement, rempli sa mission et a ramené son groupe sous le feu de l'ennemi qu'il maintenait par l'exécution de feux de

mande dans le flanc gauche du régiment dans la nuit du 28 au 29 septembre 1915.

Capitaine LEVESQUES, 40^e d'infanterie : officier de complément de très grande valeur. S'est affirmé comme commandant de compagnie accompli à tous les points de vue. S'est toujours distingué avec ses hommes dont il obtient beaucoup dans toutes les petites opérations de tranchées (reconnaissances, combats à la grenade). A reçu cinq blessures sévères dont une très grave en conduisant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sous-lieutenant AYMARD, 29^e dragons : a montré en toutes occasions les plus rares qualités d'audace et de sang-froid. A l'attaque du 29 septembre 1915, a entraîné sa troupe sous un feu violent loin au delà des lignes ennemis. Atteint de trois blessures a pu, grâce à son énergie exceptionnelle, éviter d'être fait prisonnier et rentrer dans les lignes françaises.

Capitaine CLOUET DES PESRUCHES, 11^e cuirassiers : officier très brave qui a fait preuve de courage, de sang-froid et de détermination.

Capitaine MAGREZ, 8^e bataillon de chasseurs : pendant les combats des 30 juin et 1^{er} juillet 1915, est resté sous son poste à un barrage, deux jours et une nuit, combattant sans relâche, contre des ennemis très nombreux, donnant à tous ses camarades l'exemple d'une ténacité et d'un courage absolument remarquables.

Sergent FENET, 25^e bataillon de chasseurs : très bon sous-officier, énergique et brave, blessé au moment où il conduisait son peloton de pionniers dans la tranchée conquise pour l'organiser.

Soldat BONNET, 203^e d'infanterie : soldat méritant qui a employé toute son énergie à progresser sous un feu violent. Conduite et manière de servir exemplaires ; grièvement blessé le 27 avril.

Soldat CLARET, 203^e d'infanterie : blessé le 27 avril en se portant à l'assaut d'une tranchée ennemie. Excellent soldat, très apprécié de ses chefs.

Soldat DUMONT, 126^e d'infanterie : excellent soldat, discipliné, dévoué, énergique. A donné des preuves d'une grande bravoure dans tous les combats où il a été engagé, notamment au combat du 28 août 1914 où, quoique blessé, il a continué à faire le coup de feu.

Soldat CHEZE, 126^e d'infanterie : très bon soldat qui, grièvement blessé le 23 août 1914, a donné un bel exemple de courage en refusant de se laisser éminenter par des camarades pour éviter qu'ils ne fussent pris par les ennemis.

Soldat DETHOMAS, 126^e d'infanterie : excellent soldat qui, le 25 janvier 1915, placé en sentinelle dans un petit poste, a continué à observer l'ennemi malgré un feu violent dirigé sur les crêneaux du petit poste, et a été grièvement blessé en accomplissant scrupuleusement son devoir.

Soldat DOUROUX, 126^e d'infanterie : très courageux et très dévoué. Blessé grièvement le 14 janvier 1915 lors de l'occupation d'entonnoirs créés par l'explosion de mines.

Soldat DAGENS, 47^e d'infanterie : très bon soldat servant de façon parfaite, énergique et courageux. Atteint le 14 juillet 1915 d'une blessure grave à son poste dans la tranchée ennemie.

Soldat PLANET, 305^e d'infanterie : bon soldat qui a toujours fait son devoir avec bravoure. Blessé à son poste dans les tranchées de première ligne.

Soldat CHAMBON, 305^e d'infanterie : excellent soldat qui s'est particulièrement signalé le 13 septembre 1914 par son courage. A été blessé.

Soldat RUCHON, 321^e d'infanterie : très courageux et très dévoué. Blessé grièvement le 14 juillet 1915 lors de l'occupation d'entonnoirs créés par l'explosion de mines.

Soldat LEGRAS, 108^e d'infanterie : excellent soldat servant de façon parfaite, énergique et courageux. Atteint le 14 juillet 1915 d'une blessure grave à son poste dans la tranchée ennemie.

Sergent REVERDY, 150^e d'infanterie : d'un entraînement et d'une bravoure remarquables. A su acquérir, par ses qualités militaires, un très grand ascendant sur ses hommes. A donné, à plusieurs reprises, un bel exemple de courage et d'abnégation. Blessé très grièvement le 26 avril, a fait preuve, malgré ses souffrances, de la plus grande endurance et du plus réel esprit de sacrifice.

Caporal BOURLOTTE, 79^e territorial d'infanterie : excellent sous-officier sous tous les rapports. En tête de sa section, le 27 octobre 1914, s'est bravement porté sur les tranchées allemandes sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, donnant ainsi à tous le plus bel exemple d'intégrité. Très grièvement blessé (neuf éclats d'obus), n'a cessé d'encourager ses hommes à faire leur devoir et n'a consenti à se laisser emporter qu'après éprouver complètement de ses forces physiques.

Sergent DURAND, 316^e d'infanterie : gradé très attaché à ses devoirs. Bravé au feu. Sous un bombardement de mines aériennes de gros calibres est sorti de son abri pour reconforter ses hommes par sa présence et ses paroles. A été gravement blessé.

Sergent DELANOE, 2^e d'infanterie : très bon sous-officier énergique et brave. Blessé le 17 décembre 1914, à l'assaut d'une tranchée.

Adjudant JARSCHEL, 1^{er} de marche d'Afrique : a brillamment conduit sa section à l'assaut ; dans une violente contre-attaque, a su maintenir ses hommes sur la position con-

salve, est resté le dernier pour surveiller les mouvements.

Maréchal des logis PARÉ, 40^e d'artillerie : au front depuis le début de la campagne. Chef de pièce très énergique, consciencieux et dévoué, n'a cessé de payer de sa personne depuis le début des hostilités. Blessé grièvement à son poste de combat le 23 juillet.

Soldat EMBARECHI BEN MOHAMED, tireur marocain : vieux serviteur ayant de beaux états de services. A reçu quatre blessures au cours de la campagne. Le 26 mars 1915, notamment, a été blessé deux fois en entraînant avec une bravoure magnifique les hommes de son escouade dont le chef venait de tomber. A pénétré dans la tranchée allemande ; a demandé à ne pas être évacué.

Soldat DUCREUX, 23^e d'infanterie : soldat d'élite, très méritant. Blessé une première fois, le 10 avril, est revenu sur le front et a été blessé une deuxième fois par une grenade turque.

Adjudant DEVAUX, 175^e d'infanterie : agent de liaison du lieutenant-colonel, fait preuve à plusieurs reprises, dans la transmission d'ordres, d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. A été blessé grièvement le 28 avril dans l'exécution de sa mission sous un feu extrêmement violent.

Brigadier THOMAS, prévôt du C. E. O. : a de nombreuses annuités. Se dépense sans compter pour maintenir l'ordre et la discipline parmi les prisonniers dont il a la garde.

Maréchal des logis COLLILIEUX, prévôt d'une division : se dépense sans compter depuis le débarquement. Blessé le 13 mai 1915, a continué néanmoins son service et, malade, n'a pas voulu être évacué.

Sapeur CRIEYER, 1^{er} génie : pendant le débarquement à Koum-Kale, le 25 avril, a exécuté une reconnaissance vers les défenses turques et a été blessé de trois balles. S'est acquitté de sa mission et n'a pas été évacué qu'après avoir fait son compte rendu.

Adjudant SALLIOU, 54^e colonial : dans la nuit du 13 au 14 juillet, au moment où sa section se portait à l'assaut d'une tranchée ennemie, voyant que ses hommes allaient succomber sous les grenades turques, les a fait sortir de leur abri insuffisamment aménagé et, bien que blessé à la main, a fait le coup de feu et maintenu sa section, empêchant ainsi l'ennemi d'aborder la tranchée à la baïonnette. Excellent sous-officier ayant beaucoup de sang-froid et d'abnégation.

Soldat DELIERRE, 33^e d'infanterie : bon soldat, dévoué et conscient. Blessé grièvement au 15 février.

Soldat CHARRIER, 33^e d'infanterie : excellent soldat, très attaché à ses devoirs, énergique et brave au feu. Blessé le 22 août 1914 et revenu sur le front. A été atteint, le 20 novembre 1914, d'une blessure grave en accomplissant courrouzement son devoir.

Sergent-major DEFOIN, 33^e d'infanterie : très bon sous-officier d'un bel exemple de courage et de dévouement pour ses hommes. Blessé grièvement le 27 avril.

Soldat CLARET, 203^e d'infanterie : blessé le 27 avril en se portant à l'assaut d'une tranchée ennemie. Excellent soldat, très attaché à une escouade d'infanterie marchant à l'ennemi. Ayant reçu quatre blessures, dont une grave à l'œil, a donné un magnifique exemple de bravoure et de sang-froid en rentrant le dernier de la patrouille après avoir reformé les chevaux de frise derrière lui et cela sous un feu violent. Est coutumier du fait.

Soldat CHARRIER, 33^e d'infanterie : excellent soldat, très attaché à ses devoirs, énergique et brave au feu. Blessé le

Adjudant LECOMPTE, escadrille M.F.T. 98 : pilote aussi modeste que brave et adroit, a réussi le 20 août à couler par une bombe bien placée, dans la rade de Ak Bachi Liman, un transport ennemi, bien que cette rade fut défendue par plusieurs canons contre avions qui ont, au cours de sa tentative, concentré leur feu sur lui.

Soldat REVAILLOT, 27^e d'infanterie : grièvement blessé le 7 juillet en défendant un batailleau violemment attaqué par l'ennemi. Excellent soldat, dévoué et courageux. A toujours eu une belle attitude au feu.

Soldat FLUS, 143^e d'infanterie : jeune soldat de la classe 1915, de sentiments élevés qui s'est fait tout de suite remarquer par son allant et sa bravoure. Toujours volontaire pour les missions dangereuses. Grièvement blessé le 24 juillet 1915, dans les tranchées, en travaillant aux travaux de sape d'un entonnoir, dans un endroit très dangereux à quelques mètres de l'ennemi. A dit à son lieutenant qui le faisait panser : « J'ai la jambe cassée, cela ne fait rien. Vive la France ! En avant toujours ! » A été amputé de la jambe gauche.

Maréchal des logis VILLA, 1^{er} d'artillerie de campagne : déjà cité à l'ordre de la division pour sa belle attitude au feu. A attiré des ripostes lourdes et continues sur une pièce isolée, changeant d'emplacement soir et matin pour tromper l'adversaire. Par sa bravoure, son sang-froid et son habileté, a su maintenir son personnel constamment en haleine et remplir sa difficile mission avec un plein succès.

Soldat SIGNALS, 15^e d'infanterie : soldat courageux et plein d'entrain. A vaillamment fait son devoir en décembre 1914 et en mars 1915. Grièvement blessé le 20 juin 1915 dans la tranchée.

Brigadier TOTTE, 45^e d'artillerie : brigadier très méritant, très brave, ignorant le danger ; très grièvement blessé le 9 août 1915.

Chasseur CLÉMENT, 15^e bataillon de chasseurs : chasseur infirmier qui s'est distingué depuis le début de la campagne par une bravoure et un dévouement inlassables. Blessé en soignant ses camarades sous le feu, ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre formel de ses chefs.

Soldat TOULOUSE, 44^e d'infanterie coloniale : au combat du 9 août 1915, placé en qualité de grenadier sur un point de la tranchée particulièrement menacé, a donné l'exemple de la plus grande bravoure, de calme et de sang-froid devant le danger jusqu'au moment où il a reçu quatre blessures.

Médecin auxiliaire BOZELLEC, 15^e bataillon de chasseurs : blessé très grièvement en allant chercher des blessés sous un tir violent d'artillerie.

Soldat PINARD, 10^e d'infanterie : blessé grièvement le 7 juillet 1915 par un éclat de bombe pendant qu'il était de faction au crâneau. Bon soldat, très courageux.

Soldat NIVOT, 10^e d'infanterie : excellent soldat, très brave. Blessé grièvement aux jambes par des éclats de torpille le 26 juin à son poste de guettement dans la tranchée.

Soldat SAJOT, 13^e d'infanterie : très bon soldat. Blessé le 7 juillet 1915 à son poste très grièvement.

Soldat PASCAULT, 85^e d'infanterie : sujet très méritant, dévoué et brave. A fait son service actif dans l'artillerie comme auxiliaire ; rappelé en septembre dans l'infanterie, a toujours fait preuve de bravoure et d'énergie. Blessé à la main en janvier 1915. Étant de service dans les tranchées, a été grièvement blessé par un éclat d'obus à la tête le 5 août.

Sergent GAUCHE, 4^e bataillon territorial du génie : grièvement blessé au cours d'une séance de travail de nuit, n'a pas crain de s'exposer pour hâter l'exécution d'un travail urgent qui lui avait été commandé. A fait preuve en toutes circonstances de courage et de dévouement.

Soldat NEUT, 8^e d'infanterie : s'est élançé un des premiers à la reprise d'une position ennemie. Blessé très gravement, ne s'est fait panser qu'à la fin de l'opération.

Sergent GUERPILLON, 299^e d'infanterie : excellent sous-officier, très attaché à ses devoirs, a fait preuve de belles qualités militaires. Atteint en septembre 1914 d'une blessure lui interdisant tout retour au front, s'est immédiatement consacré, avec un dévouement inlassable, à l'étude d'explosifs de guerre. A été victime, au cours de ces études, d'un accident grave.

Adjudant CHAUVELOT, 92^e d'infanterie : gradé de sentiments élevés et d'un fort moral, exemple constant de courage et d'abnégation. Bien qu'à l'âge de 41 ans et père de 4 enfants, a demandé à venir sur le front. Cité à l'ordre de son régiment pour avoir le 19 janvier 1915 assuré le sauvetage d'une mitrailleuse prise sous un abri effondré, malgré le feu de l'ennemi. Le 12 juillet, a reçu plusieurs blessures très graves par éclats d'obus, au moment où il vérifiait les dispositions prises pour la nuit par la section de mitrailleuses qu'il commandait.

Maitre peintre BEAUME, 18^e d'artillerie : soldat modèle, qui a montré la plus grande bravoure au cours de tous les combats du début de la campagne jusqu'à la bataille de la Marne, où il a été très grièvement blessé, le 7 septembre 1914, d'un éclat d'obus dans la tête ; continue, bien que paralysé, à faire preuve du meilleur esprit et du moral le plus parfait.

Soldat GARDENT, 21^e d'infanterie : a fait preuve, aux combats des 21 et 22 août 1914, de la plus grande bravoure. Blessé très grièvement.

Sergent fourrier CARBONEL, 155^e d'infanterie : atteint de 16 blessures le 6 septembre 1914, en transmettant bravement, sous une grêle d'obus, un ordre de son chef de bataillon ; avait déjà, en plusieurs circonstances, donné des preuves marquantes de courage.

Adjudant VIGNOL, 151^e d'infanterie : brave, énergique, très militaire, commande une section depuis le 26 août 1914. S'est distingué dans les nombreux combats auxquels il a pris part, particulièrement à celui du 17 février 1915, où, quoique blessé, il a conservé le commandement de sa section réduite au cinquième de son effectif. Blessé de nouveau gravement à la main gauche le 14 juin. Cité à l'ordre de la division.

Sergent LAFAUX, 151^e d'infanterie : dix mines ayant explosé dans le secteur du bataillon pendant la période du 24 au 28 mai 1915, s'est porté résolument, chaque fois, à la tête de ses hommes (grenadiers), sur le lieu de l'explosion pour interdire à l'ennemi l'accès de la tranchée. A engagé chaque fois une lutte acharnée de pétards et de grenades, montrant ainsi un bel exemple de décision, de sang-froid et de bravoure.

Caporal WIART, 1^{er} d'infanterie coloniale : s'est distingué en toutes circonstances par sa bravoure au feu et son intrépidité. A contribué dans la plus grande part, le 7 août 1915, à repousser l'ennemi qui avait envahi sa tranchée.

Soldat BERRY, 35^e d'infanterie : très bon soldat ; occupé à remettre en état un petit poste avancé qui avait été bouleversé par le bombardement, a été atteint d'une balle allemande lui causant une blessure à la main.

Soldat CHARRIER, 13^e d'infanterie : soldat modèle qui a montré en toutes circonstances le plus beau courage et le plus grand sang-froid. Blessé quatre fois depuis le début de la campagne. A eu le bras traversé le 12 août 1915 en réparant un barrage à quelques mètres de l'ennemi.

Soldat RAPIN, 36^e d'infanterie coloniale : le 30 juillet 1915, au cours d'une attaque, blessé très grièvement à la tête, aux bras et aux reins, à son poste de grenadier, et transporté au poste de secours par les brancardiers, leur dit en cours de route : « Je suis bien touché, mais, moi aussi, je leur ai lancé quelque chose. Je suis content. »

Chasseur BOSC, 19^e bataillon de chasseurs : au cours d'une attaque allemande, le 8 mai 1915, s'est signalé par sa bravoure et son sang-froid. Grièvement blessé dans la lutte corps à corps.

Médecin auxiliaire ARRAUD, 52^e bataillon de chasseurs : indépendamment de ses qualités professionnelles reconnues, le médecin auxiliaire Arraud est un brave. Cité à l'ordre de la brigade et de l'armée pour son courage. N'a cessé de donner aux combats du 15 au 21 juin 1915 le plus bel exemple de dévouement et d'esprit de sacrifice. Sa conduite a fait l'admiration du bataillon.

Chasseur BESSY, 52^e bataillon de chasseurs : a été blessé très grièvement au cours d'une contre-attaque violente faite par l'ennemi. S'est toujours montré très courageux.

Caporal DEJUGNAT, 5^e bataillon de chasseurs : modèle d'entrain et de bravoure. La mâchoire fracassée par une balle, au moment où il entraînait ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie le 18 juin 1915, a ramené

les lambeaux de chair et a continué à crier : « En avant ! »

Adjudant-chef SERP, 7^e bataillon territorial de chasseurs : revenu sur le front après une première blessure grave, a pris part à toutes les reconnaissances souvent pénibles et dangereuses. Toujours prêt à remplir les missions périlleuses, bon entraîneur d'hommes et d'une belle crânerie au feu, a eu le poignet droit complètement broyé en enlevant avec brio ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande.

Soldat CHARNIER, 157^e d'infanterie : très bon soldat, belle attitude au feu. N'a jamais eu un jour d'indisponibilité, toujours rempli exactement ses devoirs militaires. Blessé grièvement le 9 août 1915.

Soldat TATTEIN, 157^e d'infanterie : très bon soldat. Très brave et courageux, a reçu une blessure très grave le 9 août 1915.

Sergent BARIOT, 157^e d'infanterie : très bon sous-officier, très courageux et brave au feu. A toujours rempli exactement ses devoirs militaires. Grièvement blessé le 9 août 1915.

Adjudant-chef GARDIES, 1^{er} mixte de zouaves-tirailleurs : modèle de zèle et de dévouement, en campagne sans interruption depuis huit ans ; blessé dangereusement, revenu au front volontairement.

Sergent SALLES, 9^e de marche de zouaves : sous-officier modèle. Blessé deux fois à la tête de sa section. Toujours prêt aux coups de main dangereux.

Sergent TOURNIE, 9^e de marche de zouaves : administrateur des colonies qui, à quarante-neuf ans, est venu en France s'engager pour la durée de la guerre, donnant un bel exemple et restant à son poste malgré deux blessures.

Adjudant-chef BOURCIER, 9^e de marche de zouaves : excellent sous-officier qui, pendant toute la campagne, a rendu à son bataillon des services signalés.

Soldat BEN KALEF MAHAMAR BEN SAID, 1^{er} mixte de zouaves-tirailleurs : vieux tirailleur d'une grande bravoure, resté sur le front malgré une blessure.

Caporal BOULYER MESSAOUD BEN ALI, 1^{er} mixte de zouaves-tirailleurs : excellent gradé donnant sans cesse l'exemple du courage et prenant part volontairement à tous les coups de mains hardis de sa compagnie.

Soldat FLEURANCE, 22^e d'infanterie coloniale : très bon soldat. A été blessé grièvement d'un éclat d'obus au combat du 28 février 1915, en faisant très bravement son devoir.

Soldat BELFORT, 46^e d'infanterie : excellent soldat, au front depuis le début de la campagne, ayant fait preuve de la plus grande bravoure en maintes circonstances. Déjà cité à l'ordre du régiment. Blessé le 20 juillet 1915 alors qu'il exécutait une reconnaissance avec son commandant de compagnie sous un bombardement violent, faisant preuve du plus grand mépris du danger.

Adjudant GUIGNANT, 2^e groupe d'aviation : pilote adroit et hardi, toujours prêt à partir à la poursuite des appareils ennemis ; le 14 juillet 1915, seul à bord, a attaqué un aviaire armé de deux mitrailleuses, et, bien que son arme se soit enrayée dès les premiers coups, a continué à évoluer à quelques mètres de l'ennemi, sans aucun moyen de défense. A ainsi réussi à l'intimider et l'a ramené jusqu'à dans ses lignes, donnant ainsi un rare exemple d'audace et de sang-froid.

Caporal DELOROIX, 100^e d'infanterie : a montré le plus bel exemple du mépris de la mort, en s'élançant le premier de sa compagnie à l'attaque des retranchements ennemis, malgré l'intensité des feux. Excellent caporal, qui s'est toujours fait remarquer par sa bonne conduite et sa bravoure. Grièvement blessé le 22 juillet 1915.

Soldat DELAHAYE, 76^e d'infanterie : excellent soldat. Revenu sur le front, en mars 1915, à peine guéri d'une blessure reçue antérieurement. S'est brillamment comporté lors de l'attaque allemande du 13 juillet 1915. Blessé par deux fois au début de l'action, est revenu, chaque fois, après pansement sommaire, reprendre place sur la ligne de feu ; a été blessé une troisième fois et très grièvement.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.